

ER
-10

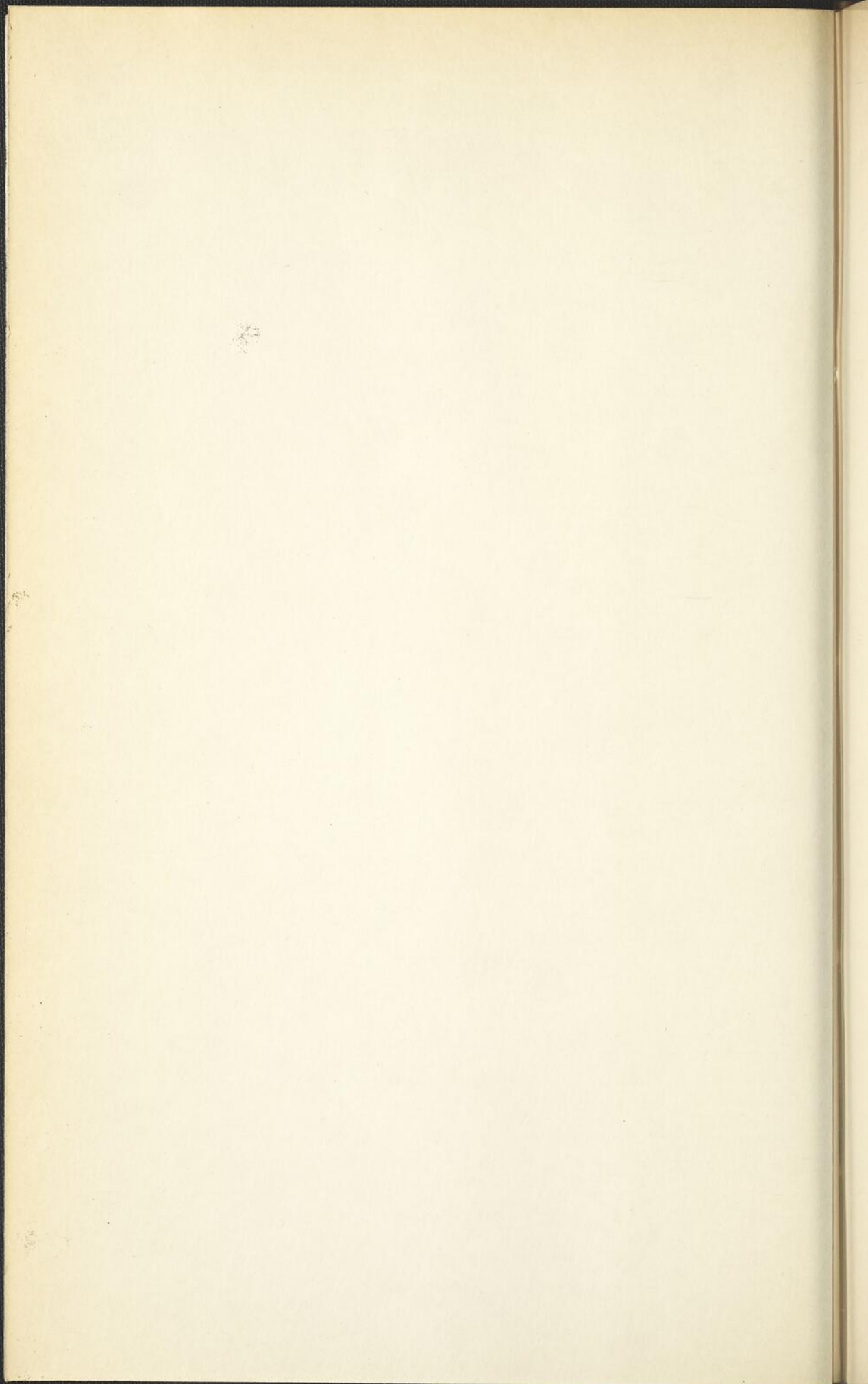
5

la nouvelle barre du jour

MAI 1978



66



la
nouvelle
barre du jour

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR
NUMÉRO 66
Mai 1978

Secrétaire de la rédaction :
Jean Yves Collette

Collectif :
Nicole Brossard
Michel Gay
Jean Yves Collette

Conseil graphique :
Michèle Devlin

Distribution exclusive :
Diffusion Dimédia Inc.
539, boul. Lebeau,
Saint-Laurent, Qué.
(514) 336-3941

Toute correspondance doit être adressée à :
La Nouvelle Barre du Jour,
C.P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent. La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la Nouvelle Barre du Jour est strictement interdite.

Sommaire

Fictions

- Peu à peu / enrayure 5
Michel Gay

Histoire d'écrire

- L'entropie du désir 20
Renaud Longchamps

Essai

- Paradoxe rex & contexte lex 33
Georges Khal

Commentaires

- Indicatif présent 74
Claude Beausoleil
- Le signifiant vorace 75
Normand de Bellefeuille
- Pour une lecture critique . . . 76
France Théoret



fiction



Michel Gay

Peu à peu

Enrayure

Un bègue mental, un rire du futur, et l'anonymat éternel, absolu, infini, d'une inconnue soudain mise à tuer non loin des coquetteries de Linguistic Parc.

Serge Sautreau

1.

Volte-face *étincelant*, lacté voltage, survole l'eau quand trop. Sur l'épaule toucher marque maintenant le dépit. Où de *chagrin mêlé* froid. Déplaisir. Tout indiquant exactement sinon pourquoi quand. Quel air prendre. Mesure la très longue (dernière) pause, tant de mots à ce moment derrière la langue, apex : *quantité longue*. Voir dehors ne sachant trop que faire comment refaire surface. À travers vent, en ouvrant bourrasque, et glace. Glisse sur la peau des mots. Glose. Mais pas entre les lignes, entre nous. Avant d'en finir entrouvert à vif. Singulièrement, ce qui suit (cette caméra, ce mouvement). En soi, rien de moins qu'entrevoir, les yeux mi-clos, au loin la fin. La filme ? S'il fait nuit, fixer n'importe quelle étoile qui continue de briller *n'importe comment*. Un dernier : regard pour la route, sur la carte de celle. Une géographie, une politique du désir comme objet.

*La chevelure la plus noire la plus toujours-jamais atteinte
macule les pensées feuillues*

*sans cette légère catapulte qui permet de s'égarer à volonté au
moindre scintillement frais*

*brise le conduit des idées rattachées aux masques perturbant
l'ordre général particulièrement en cas de vol à vue si c'est de
passion qu'on parle.*

2.

Infracassable, mentalement, alors écrire main — féminin — ou bras brisé — m. Lancer une idée puis y recourir.

Le pouvoir met des bonbons dans les roues du système.

Calme, claque le passant renversé dans *colmate*. Non sans se lèche la vitrine : ici cerveau. Lâche si brèche. Plus profond, plus gris, plus probablement gris-gris en cas de mauvais virage assez bien amorcé tout de même même mis sur le compte d'éviter de mal doubler une ombre, une autre masse déjà allée. Ça se recouvre. Ainsi le pouvoir muet quand il le veut bien ne dit rien de la boue, labour (toute forme de travail) ; défoncement du travailleur. Par exemple, pour en revenir à cette idée, labour à bras jusqu'à brisé. Enrayure.

Giclée traverse l'écran à peu près complètement éteint interrompt le film qui aurait pu s'y coller

à cet écran si le détachement de sa pensée (les images qui lui passent par la tête)

ne révélait pas un tel renoncement au blanc.

3.

D'où d'ailleurs. S'il parle, s'il ose, ça suppose, ce geste, là lui cloue le bec. Ah ! le bec ! Ultime quand si timide tremblement de la lulette. Des fois que la littérature prendrait des airs de lutte populaire et s'y obstinerait. Le large. Truqué quand tout tournait si bien rond. Cuir chevelu rasé d'idées blanchies, les mauvais joueurs se remettent décidément toujours un jour ou l'autre de la partie. « Jouons, voulez-vous. Et s'il nous plaît de tricher, nous sortirons de nos têtes de Turc des trucs que vous n'avouerez jamais avoir vus. Ni vus ni connus. » Alors

*La plaie — plaine hémorragie puisque (presque) brûlent une
centaine de prés*

*centaine étant un nombre donné au noir ce qui blesse à partir
d'appeler d'enfiler décapité le creux toxique*

*le creux argile le creux calme allonge — profonde — le creux
tout court.*

4.

Suite de séquence prise directe —
« position du changement de vitesse
dans laquelle la transmission du mou-
vement moteur est directe » — de vue
— « entre le déclenchement . . . et son
arrêt ».

denteler l'effrayance devant devoir à jamais recom-
mencer devant l'engourdissement progressif la déni-
vellation blanche (?) de certaines idées (sic) auxquelles
il faut continuer croyant encore pouvoir tenir sachant
quelle fin nous guette devant l'étau des circonstances
anonymes (non latent) *moteur dérive renverse* moteur
émet des bruits étrangement divers selon qu'il se fabri-
que ici qu'il tourne (dans) nos têtes encombre s'effon-
dre inévitable / devant venir avant la fin véritable.

Le précis très droit à force de façon

*fente la respiration (l'essouffle) mordant dans poumon mais
— coup cousu — vacarme la gauche ce qu'au moins la science
aurait prévu*

*broyeur grossissant aurait révélé l'autre / l'autre la peau ar-
rachée si touchant cette flèche — bien entendu bien qu'il parle
par lambeaux.*

5.

Grandeur rature fige, stase la configuration surgie amoncelée/morcelée, puis parcelle espérément l'acier oblique du coefficient-écran. Un tel ralentissement permet de déterminer la nature exacte, la plupart du temps enfouie, intercalée dans précisément l'apparence. De la déchirure. En effleure la chute, suit sa courbe comme si le long du vide avec elle. Le sang écoulé laisse dans l'herbe les taches toujours visibles du *piétinement* du *pouvoir* (ceux qui n'est-ce-pas n'y peuvent jamais rien) autour, dans et sur la masse. Recluse se solidifie, se formant, s'informant de ce qu'elle — cette masse — constitue matière à révolution.

Hors veine la lèvre immobile fruit les aiguilles des nuages qui la mouillent

écarte quoi des doigts

fleuve les algues éponnées enfin lueur (de très près) cette distance contournée.

6.

bifurcation foudroyante tandis que, ne cédant en rien la conduite quotidienne du pire, le désespéré qui fait *tendre*, foudroie l'oeil où il gît chassé comme un lièvre du livre qu'il continuerait de fixer si e. La vue élevée par moments, monte, dévale vite ses idées de grandeur quand il s'agit d'y regarder de près. Le peuple, l'amour, ces vieilleries poétiques (la poésie, nous en reparlerons). Ce qui tend à nous séparer, couper le coeur, découper le corps social. Biffure sur blanc : nul n'est innocent. Les je sont faits, parfait(s), nous de nouvelles voies. Ce que j'aime en toi, révolution, c'est que tu n'abandonnes pas. « *Moment d'un couple* : produit de la distance des deux forces par leur intensité commune. *Moment magnétique* : moment d'un couple nécessaire pour maintenir un aimant perpendiculaire à un champ uniforme d'intensité 1 oersted ». Une certaine détermination : l'art évolue la révolution.

Franchir par clignotements successifs les transparences de la ligne tirée

l'idée dressée puis ralentie puis dégoulinée de cette seringue vriller par pistolets-contours les doigts sûrs (sûrs ?)

salivent les lèvres caressent mettent la bouche dans de beaux draps — comment accueillant l'idée de révolte la langue s'agite.

7.

La même, mettons n'importe quoi, puisque, dès lors, ça n'a aucune importance, apporte la figure par miettes, bris de toutes sortes ; perfore le verre que voilà, d'où s'échappe le reflet de vouloir voir. L'écoulement caché aura agi par procuration, puis par échappée de plus belle : le silence, la fenêtre à *coup sûr*, le retour plus tard que prévu, l'agitation pure et simple si je pense à toi dans la foule, l'arrêt de respirer qui me revient de moins en moins rarement ; ça coule de secousses. La figure coupée en deux : « l'en dessous l'admirable » (Jacques Brault) / la surface de cette masse. Le déliement des lèvres de celle qui parle, puis des lèvres de l'autre, qui écoute *parce que*, passe par l'éclatement, en moi d'abord, de l'implicite. Ça file en filigrane sans s'apercevoir que ce pneu est à plat. *Pratiquement* en tous cas.

*Se retourner coupe infiniment le regard où il voulait
froid
refaire la lente sortie.*

8.

L'indéniable *face* le tremblement, l'oubli projeté sur le déjà/toujours ; le décidément qui en exige un peu plus chaque fois. Chaque fois qu'il arrive qu'il se lève, la levée du vent sur la séance (on imagine qu'il n'est pas seul cette fois-ci) répand une odeur de discours qu'on nous a assez dits. ASSEZ DE TOUT.

.....

La poésie, dont nous reparlons, s'insère dans l'espace clos/ouvert, percé de ce nouveau silence. C'est le débat, au fond de la folie d'en sortir, de n'y *penser* pas, du début à la fin d'écrire des mots pour rien. À la fin, rien. Vraiment rien. Le vrai vide OUI. Absolument jusqu'à, aussi, l'effacement du moindre murmure D'OÙ QU'IL VIENNE _____ EN SORTIR ET Y SAUTER.

Sinon le signe de cette définition marquée au coin du déjà dit, d'où — une dernière fois ? — l'idée de s'en défaire. Le passé proche : d'une belle secousse. Accès. À venir (en n'empêchant pas, par exemple, que ça continue de passer par t').

Descente-injection geste remué devant mais à l'intérieur de la langue à coups de

jeu de clés intervalles échecs

envisagé en pleine le code l'écartelé accessoire par opérer.

9.

Séquence cette masse de mots.

Défaire le rire banderole à même ce qui advient
entoure nos têtes un peu tirillées par la direction que
ça veut prendre dérive la couleur — noir — d'écrire
combien de drapeaux agitent leur urgence (chacun)
amour travail révolution entre nous aussi il faut qu'on
soulève le sujet chacun rivé à sa rive à regarder flotter li-
brement la bouée *coupure* — bruit pour le moment.

Une artillerie d'oiseaux buée du blanc torse la couture
sang ouvert farde l'ongle salive laine la couture envol la
couture angle de révision

abattoir s'noie vers ouverture si ne — ça suppose le coup.

10.

La plongée. Isoler le possible dans cette masse à grande R. Le contact aux exemples de frictions. La promenade du Su. Le délire_____s'adresser à elle. « Alors révolution, toi » (Serge Sautreau). Elle entoure tout, en fait, en supposant qu'on ne craigne plus de (se) révéler, (se) développer (dans) son centre. Y revenir, *répartir* son milieu. Travailler la direction que ça prend. L'humide et la. Vitesse.

Quelquefois complicités ce futur en insistance glissé si choc révélateur

le film transparent qui laisse enfin tout voir tout regarder de l'Histoire

sans alibi essayé sans truchement-trébuchement que coulée du terrain coulée de terre la figure équation.

11.

Reprend/répand le tremblement en sorte que. Le moindre, insinuation où creuser, d'écrivant à chute quand certains signes. L'idée de défaite prend l'eau. Une sorte de folie au fond de folie de fond.

Le débordement capté ou non de ce qui irrémédiablement avance

avalanche la percée traçante en diable oui le percement de la blancheur innocence l'écran cache-texte de l'histoire (qu'on raconte ?)

*une belle trouée vers l'ombre
d é s o r d r e e t d o n n e .*

12.

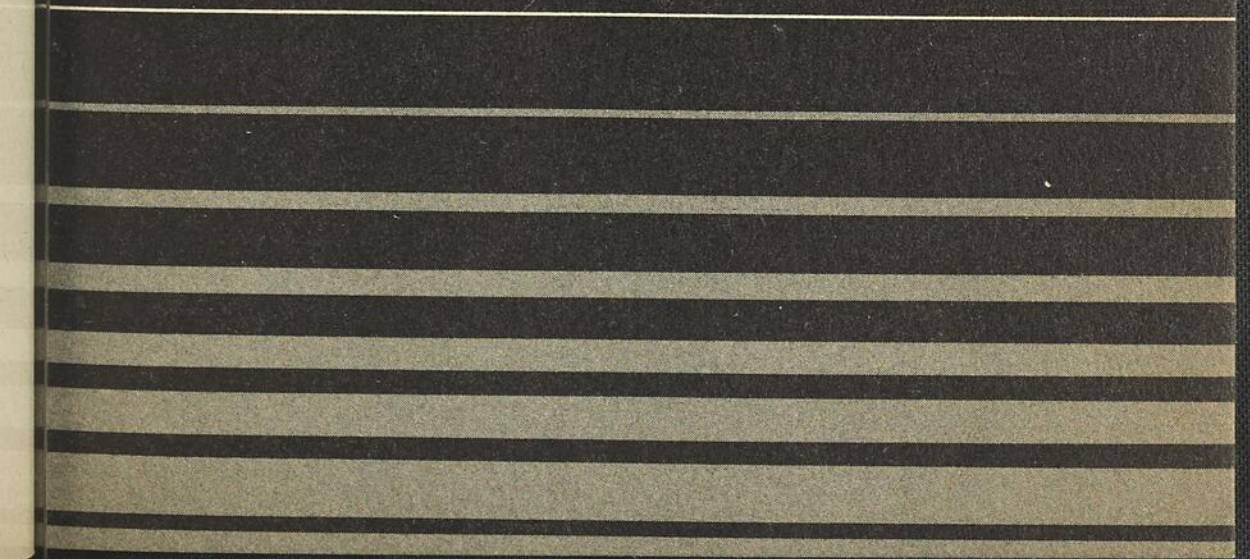
La figure équation qui aspire en évitant les risques inutiles, l'affolement hasardeux ; l'événement de ça. Ce film qui reste à voir. Cette masse dislocable. Pas moins qu'une émeute à *force* de certaine poésie. « Feuille mince formant un support souple à *la couche sensible* ». Tracer ici, pour ici, cette carte.

Sur l'épaule toucher marque maintenant le répit — délai de regard.

Fin

C'est donc ça une chute !
Henri Michaux

histoire d'écrire



Renaud Longchamps

L'entropie du désir

accompagné d'une encre de Paul Bolduc

à Claude Robitaille
aux frères Hébert
pour qui rien ne se perd
rien ne se crée
tout se transforme
heureusement.

« Un poème est avant tout un problème mathématique »

Edgar Allan Poe

Au premier lieu écrire : FATIGUÉ. Ne pas me plaindre, sinon autres colères idoines. Ne pas me jeter de pierres, sinon je les utiliserai pour revêtir ma maison (vrai). Nous subissons la vie sans pouvoir (SAVOIR) la changer. « Nous ne sommes pas au monde », n'est-ce-pas ? Et nos petits textes, serrés comme des riens dans un champ de nulle-part, n'y peuvent rien. Quoiqu'IL en soit, quelquefois écrivant pour la forme, ceci entre autres :

« Bref, une vie de surface. Ce qui bouge obéit *nécessairement* au mouvement, au désir. Être efficace, certes, mais avec la consistance et la ductilité des corps neufs, jamais mis en doute par l'entropie des systèmes. Vous verrez, rien, n'est-ce pas pénible, aussitôt remué par le câblage nerveux, à peine son programme sous le bras, sous le pont, avec l'usure de l'eau en plus, comme toutes les usines réunies en un seul désir de production. Cette inertie flagrante du réel !

Une morale pas comme les autres, on s'y prend aux réactions combien heureuses de l'animal économique. Vous dites : la préhension, c'est une récréation réservée aux masses dans le parc métallique des usines automatiques. Une autre victoire de l'évolution . . . Qui a dit que le capital brisait la logique de l'identité ?

La matière s'use, soit. Elle perd ce qu'elle récupère ailleurs, en d'autres fièvres malignes, l'illusion en plus. Cette matière jaune jamais neuve ! Petit-peu-poussières-hiérarchisées-en-sa-matière-qui-se-fait-matière-animée. Je te formalise : c'est de l'espace illustré pour l'entendement. Tout juste si nous laissons le discours aux usages, à la mentalité précambrienne du désir. Enfin, désirons-nous vraiment ? »

Et cet autre texte d'IL, aussi, qui s'écrit dans mon indifférence matérielle, si peu convaincu de son inutilité universelle :

la douleur ~~n'utilise-t-on l'inutilité de ma-~~
~~tière-~~

au réel une inutilité de ma-
tières

la douleur ~~au réel-~~

~~sera-t-elle~~ l'inutilité du réel
telle qu'elle à

la douleur telle qu'elle à l'inutilité du réel

ce qui ~~roule~~ dans l'échange ~~par ce-~~

frémit

en ce corps

La forme me travaille, m'énerve, me sécurise. Foncièrement maternelle, occupée à lier la précision à l'aléatoire, la rigueur à l'indéterminé. La synthèse m'épuise, l'esthétique se rassure. Une telle gravité façonne la forme qui modèle le fond qui façonne la forme qui . . . Une telle intensité emballe la réaction en chaîne des sens polyvalents et protéiformes. Les mots reproduisent les mots, et nous sommes l'accessoire, le gadget hasardeux malgré tout nécessaire à la reproduction heureuse (oui, heureuse) de nos/des sens par le jeu de l'échange, cette économie du réel. La masse d'inertie d'un texte serait-elle égale à sa masse gravitationnelle, à sa capacité de conserver et de susciter ordre et désordre ?

la douleur telle qu'elle ~~à~~ l'inutilité du
réel
cette
~~ce~~ qui frémit ~~dans l'échange en ce corps~~
en ce corps car l'échange
sinon produire une ~~toute~~ autre histoire
~~du~~ rire
de

Pause. Une heure de travail dans un état voisin de la surexcitation. Ce désir de l'entropie. L'ordre, évidemment, c'est un désordre élégant, avec des manières de comptable ponctuel jonglant avec ses démons de Maxwell. La dernière ligne, curieusement, me vient au crayon d'un seul trait. Elle annonce un déblocage, sinon une nouvelle synthèse, cette illusion qui fait la contradiction.



PAUL
BOLDUC

la douleur telle qu'elle cette inutilité du
réel
qui frémit en ce corps car l'échange
sinon produire une autre histoire de rire

Pause. Une heure de travail dans un état voisin de
la surexcitation. Ce désir de l'entropie. L'ordre,
~~petits tas d'indifférence~~

Rature totale. Une synthèse trop brève, sèche, ar-
rogante. Ne peut me convaincre de son poids
immédiat de sens, d'intensité. Il me faut l'amener
sans faire crouler sous le choc la machine-outil de
mes spéculations.

à te laisser ~~porter par~~ selon l'industrie
~~aux commerces~~ tu t'échanges
au commerce tu t'échanges
petits tas d'indifférence

IL maintenant se formalise.

la douleur telle qu'elle cette inutilité du
réel
qui frémit en ce corps car l'échange
sinon produire une autre histoire de rire

à te laisser au commerce tu t'échanges
petits tas d'indifférence

Satisfait ? Insatisfait ? Ne sais. Me voir comme un
curieux mécanisme qui ne fonctionne que pour
fabriquer le *sens*, donner du *sens* ? Oui, ou
presque. Car le corps et le langage, forcément, tra-
vaillent leurs sens par la correspondance qu'ils

établisent avec leur intégrité, leur territoire. Le texte, le corps se transforment en notre absence. Je ne suis pas la matière brute de mes textes ; je ne fournis pas l'énergie ; je ne suis pas le produit fini : je contrôle. Je me vois économe un peu guindé qui accapare et dépense tout ce qui peut se transformer en sens, en énergies, en nouvelles structures auto-régulatrices et auto-reproductrices. Je dévore mes textes pour mieux reproduire d'autres textes. Se dévorer pour mieux proliférer, quoi. D'ailleurs, tout texte doit contenir le principe de sa prolifération.

2

Cela écrit, bien sûr, dans l'incertitude entretenue, le vague planifié. Confus. Mais avec la générosité du corps qui souffre la vérité de notre condition *essentiellement matérielle*, la réalité de notre demi-sommeil d'éprouvettes mal lavées. « Toute matière (. . .) doit être considérée comme une manifestation de l'univers plutôt que comme une de ses parties » (Mendel Sachs. *La Recherche*, no 86, février 1978). Il en est ainsi de nos corps, de nos écritures, de nos illusions. Nous constituons un aspect particulier de la matière, banal en soi, mais horriblement présent à sa propre matière. Et voici pourquoi, en plongée dans ce déjà-écrit, pour illustrer l'entendement, une logique sans pareille :

ce qui dort dans les molécules
la vie : une probabilité de protéines
comme d'hasard ouvrable

Mais notre matière avant toute chose. Car la matière *seule* signifie. Dans l'agitation de son incertitude. Dans l'inutilité universelle de ses raffinements structurels. Pour démontrer, avec l'incertitude patente de l'univers indifférent, l'humain et son intérêt biologique : désirs, plaisirs, émotions. À ceci ajoutons l'écriture poétique, pour la forme.

Considérons donc les désirs, les plaisirs, les émotions et l'écriture poétique comme des protéines optiquement actives, des enzymes qui reconnaissent et hydrolisent une matière, elle-même libre d'associations spontanées et prête à structures, agissant directement et rétroactivement sur la qualité de la production et de l'organisation (servitude génétique) de ces mêmes désirs, plaisirs, émotions et écritures poétiques. Considérons donc aussi ces productions hautement spécialisées/hiérarchisées comme une maladie de la matière vieillie que nous illustrerons ici par une thermodynamique usée échappant à l'auto-régulation génétique évidente et présente dans toute structure matérielle organisée.

Certes, voir la vie comme une maladie *essentielle* de la matière. La vie n'est pas nécessaire, c'est évident, et nous vivons notre mouvement matériel organisé, nos actions « comme une façon de gâcher quelque force, un énervement ». Banale, la vie se veut une concession temporaire, un bail emphytéotique accordé par la matière, car celle-ci n'apparaît et ne prospère que sur des corps thermodyna-

miquement morts, où l'intensité du mouvement et des énergies fait place aux évidents processus de complexification structurelle bio-chimique. Bref, la vie parasite l'énergie et l'humain, par voie de hiérarchisation, parasite la vie.

Malgré ces évidences, l'humain, localement raffiné, ne sait faire face à la réalité de son inutilité universelle : la mort, l'indifférence matérielle. Sur la mort, retenons seulement pour l'information qu'elle ne tient qu'à la chimie thermodynamiquement défailante des interrelations entre molécules optiquement actives des acides aminés du noyau cellulaire. Nous appellerons ce phénomène un « accrochage croisé » dans le déploiement de la chaîne de la macro-molécule ADN, ce qui diminuerait l'efficacité des liaisons de synthèse lors de la duplication cellulaire. Ce couplage accidentel de macro-molécules parasite le fonctionnement de la machinerie cellulaire par accumulation de molécules non-fonctionnelles. Ces amas de saletés chimiques réduisent la perméabilité de la membrane cellulaire et précipitent l'engorgement, l'asphyxie et finalement la mort de la cellule. La mort n'est pas programmée : elle est prévisible, évidente. La vie ne peut fonctionner avec une matière défailante, forcément inadéquate. »

Ce long détour physique et biologique, petit peu prétentieux sur les bords, pour avouer ma fatigue du « culturel », du divertissement alimentaire, de

l'amuse-gueule littéraire. Pour avouer aussi ma détermination à donner au texte poétique toute la force spéculative et intuitive qui lui permettra enfin de *jouer avec le temps* en occupant d'avance tous les champs du réel.

Ceci dit, en poésie, je ne crois pas en l'efficacité de l'épanchement, du pathos, du déroulement plat et banal des émotions subies, des sentiments de base. Tous ces procédés de faire relèvent d'un état morbide et révolté des hormones, propre à la débilité affective que j'observe chez la plupart des poètes. Bien plus, cela sent la manipulation mésencéphalique, l'esthétique du charbon à la pelle.

Nous subissons déjà trop notre matière, notre corps et encore plus nos désirs-plaisirs-émotions sans que nous nous laissions porter pour l'éternité biologique par le seul jeu brouillon de la matière ou la seule certitude scientifique. Pis, le cerveau de nos émotions, de nos désirs et de nos plaisirs (mésencéphale) ne sait pas parler, déforme et rend illusoire toute tentative de pénétration du réel (« Je ne sais plus parler » Rimbaud). Et notre raison raisonnante défaille et avoue son impuissance à comprendre ne serait-ce que l'élémentaire de la matière.

Fatigante, cette reproduction protéiforme au hasard ouvrable d'un espace et d'un temps forcément indéterminés, que la relativité des sens réduit chaque fois en événements aléatoires. Desséchante, avouons-le, la découverte scientifique

laissée hors du champs spéculatif et intuitif de la démarche poétique. Énervante, enfin, cette mentalité précambrienne du désir.

3

Je ne suis pas un littéraire, ni un scientifique. Je suis un humain qui désire avant toute chose l'écriture poétique. Et l'écriture poétique, je la veux spéculative et rigoureuse. Je la veux connaissante *et* amoureuse, incontrôlable et déterminée dans la prolifération excessive de ses sens.

Je suis étrangement matériel, insignifiant dans ma complexité. L'écriture poétique n'exprime que cette insignifiante complexité, ce bruit de fond de la matière primaire qui agit en moi *en mon absence*.

Je veux retrouver dessous la forme, l'agitation.

essai



Georges Khal

Paradoxe rex
&
contexte lex
ou
la tragédie
du mind-fuck

Ou saga du feedback ; guerre des signes ;
épistémologie du bio-ordinateur humain ;
prolégomènes à toute écodialectique
future ; rencontres lointaines du 4^e degré ;
topologie ondulatoire des ponctuations ;
notes pour un calcul intégral de l'inten-
tion ; cybernétique de l'effet torus ; mathé-
matique des solidarités ; méta-sémiologie
de la confiance ; labyrinthe des certitudes ;
séance d'information pour une descente
aux enfers ; manifeste de la Grande
Oubliée Souffrante ; retour secret d'A-
riane ; ontologie du paradoxe ; métalo-
gique de l'irrationnel ; pour un enginee-
ring de l'innocence ; économie politique
de l'Arche ouverte ; thermodynamique de
l'amour ; les bleus d'Éden.

L'ange ne diffère du démon que par une réflexion qui ne s'est pas encore présentée à lui.

Paul Valéry

L'information est toujours fondamentalement une triade (S, I, R) où S représente la source ou le système qui produit ou fournit l'information, I l'information elle-même, et R l'observateur qui utilise l'information. L'entropie interne de S est la quantité d'information que R possède sur la structure interne de S. L'entropie externe de S est la quantité d'information que S possède sur la structure interne de son environnement, mais telle que mesurée par R. Dans un système linguistique, phrase ou discours, l'entropie interne est sa syntaxe ; son entropie externe, sa sémantique.

Guy Jumarie

Lire et voyager sont un seul et même acte.

Michel Serres

1. Je m'invente un cadre. Condition nécessaire. Le monde est narration, l'axe d'un voyage déchire le monde. On ne peut pas ne pas embarquer. Tu peux dormir en paix Pascal, tous les espaces, infinis et abysmaux, se naviguent. Les bateaux de tous les marins, les voiliers de toutes les aventures, les chaloupes de tous les trips, les barques de tous les rêves ont laissé des traces.

2. Qui donc nous fera une belle lecture de tout ça ? Qui donc allons-nous envoyer comme explorateur ? Ainsi parlent les dieux et les extraterrestres. Le scénario vient de s'ébranler ; en marche. Je m'avance, je me propose. Je n'en ai aucun mérite ; je m'ennuie tellement là-haut que ma curiosité me sert de courage. De plus, il y a quelqu'un que j'ai laissé en bas dont les larmes appellent les miennes.

3. On me dit c'est ben korrek et tu t'appelleras Orphée. Tu seras l'orphe, l'offre, le rough et le phore. Hmmm. Les instructions, au fond, je m'en câlisse, mais je les emmène quand même. D'autres aventures m'ont appris leur magique utilité.

4. Je descends donc. Je n'arrivai nulle part car je dus voyager partout. Mais je me suis arrêté plus longtemps devant les beaux noeuds, j'ai admiré les invraisemblables ganglions de malentendus que l'hyper-complexité a rendu méta-stables. Mais j'ai surtout habité des têtes et des langages, des corps et des danses, aussi des magnificats, des pleurs, des extases, des chutes, des théorèmes, des cris, des honneurs, des douleurs, des courages, des fuites.

5. Et je remontai. Faire un rapport. Fidèle à l'expérience que je viens de vivre, je commence n'importe où. L'Olympe du Conseil des Médiateurs galactiques est toute oreille.

6. Quelques prémisses. Ce que vous avez planté en bas en est au stage de bio-ordinateur auto-

réflexif. Le bain collectif est très très chaud : une explosion à retardement semble circuler dans leurs couloirs historiques, ce qui pourtant ne les empêche pas de s'amuser.

7. L'acte d'écrire. Décrire. Au début était le Verbe. Ou le Zéro, le Rond, la Sphère, l'Anneau, l'Anus. La Nature se Dit. Mais ça ne peut se dire qu'après : post facto dictu, baby, et a posteriori originel, dig. Usage capital de l'imparfait, une petite merveille ici : IL ÉTAIT une fois. Il a fallu des prodiges de haute technologie mentale pour arriver à créer l'imparfait. Voir Flaubert et Mailer.

8. Ça erre. Perdus, on veut sortir. La colère et la ruse s'allient. Le héros naît. L'Existence devient Combat, Épreuve, Agon, Souffrance. À l'intérieur, Ariane et sa lutte tisse sur son luth les paramètres de l'aventure. Le fil guide, les traits demeurent, l'Écrivain naît. Information, signes, porte-signes, métaphores, stocks, flux, transmissions, livres, bibliothèques, feux, pertes, retours, dictionnaires, encyclopédies, la Mémoire remonte le Temps et l'éclaire. Rien de ce qui est caché qui ne sera livré au grand jour. L'Apocalypse est un livre, hélas. Mais, au deuxième degré, le Système des Écrivains et les Réseaux des Écrits travaille à l'apocatastase, c'est-à-dire la rédemption, l'assomption et l'épiphanie du Bas, au lieu du spectaculaire divorce classique. C'est là une propriété naturelle de l'écriture : dans tout système le gramme est subversif, car il informe.

9. Théorème cybernétique : dans tout système, le réseau des signes qui y circulent complexifie ce système, le régule et le néguentropise, c'est-à-dire qu'il lui fait remonter la chute de l'énergie qui se dégrade. Déesse Mémoire et ton enfant Sens, vous qui venez de si loin. L'immémoriale Procession. Théorie des Chemins et des Circulations.

10. Comprendre un texte, c'est le filtrer à travers nous, l'interpréter. Il n'y a plus d'évidences, il n'y en a jamais eu. La Relativité Générale a dispersé tout doute là-dessus. Notre corps est une machine herméneutique : qui va là ? Signaux et signes s'engouffrent dans nos récepteurs qui les transforment en significations dans l'usine neurologique. Et le souverain cerveau y choisit du Sens.

11. Et pourtant, il n'y a pas trop d'arbitraire dans tout ça. Quelle chose incompréhensible que nous nous soyons autant compris dans l'histoire. Codes et conventions y veillaient, syntaxes et grammaires, lois impersonnelles, consensus et totem, cycles et méta-systèmes, partout ça se conserve et se répète et s'ajoute. Et, un jour, surprise, c'est le Déluge et c'est Babel. Un surplus d'ordre et de sens entraîne le désordre et la confusion. Nous n'en finissons plus de traduire, trans-ducter, transformer, cartographier, modéliser, paraboliser, analogiser, méta-phorer, redire, interpréter, corriger, dénouer, relancer. Je m'essoufle à courir après ta confiance.

12. Croyance et confiance sont les deux mamelles de l'Acte. (Même dans l'oppression qui force un acte chez l'autre, la victime croit (et très souvent a de bonnes raisons de croire) à la force supérieure du bourreau.) Mais un destin tragique hante la croyance et la confiance. Il n'y a pas de preuves logiques d'une croyance, et il n'y a pas de preuves sémiologiques de la confiance. En ce qui concerne la croyance, c'est pas si grave, on s'arrange toujours de toute façon pour discuter des goûts et des couleurs. Mais c'est horrible pour la confiance. Demandez aux gens dont les meilleurs amis furent des agents doubles et des témoins à charge lors de leur procès. (Il y en eut en Octobre 70.)

13. On peut phraser autrement cette impossibilité sémiologique de prouver la confiance. Il faut étager le phénomène en niveaux distincts. Soit une relation entre A et B où circule la confiance. Cette dernière n'est pas du même niveau logique que A et B ou la relation AB. La confiance est un *commentaire sur* la relation, elle vient la *cadrer* ; c'est un méta-message sur le message AB. Si l'événement de la relation AB utilise un langage pour se maintenir, la confiance elle nécessite un méta-langage. Mais, selon l'espion bio-cybernéticien von Foerster, « le mauvais sort de tout méta-langage est le fait qu'il porte les habits d'un langage du premier degré. Ainsi toute proposition transporte avec elle cette fascinante ambiguïté : est-elle prononcée dans un langage méta ou du premier degré ? Il n'y a pas moyen de savoir. Tout essai de parler *au sujet d'un*

méta-langage, c'est-à-dire de parler *en* méta-méta-langage ne peut que rater. Comme le recommandait Wittgenstein : gardez le silence. »

14. Mais on ne le garde pas, car pour conseiller de le garder, il faut justement ne pas le garder et on n'en finira jamais de l'expliquer. Ainsi, une étonnante géologie s'ouvre sous nos mots. Communication, métacommunication, méta-métacommunication, à l'infini (théoriquement) de chaque côté. Tout commente et se fait commenter. Des strates discontinues de niveaux défilent devant nous, reliés les uns aux autres par une implacable hiérarchie logique. À ignorer ses lois, on paie très cher : malentendus, confusions, crimes, schizophrénies, désespoirs ; la peste.

15. Une théorie récente s'y est consacrée, celle du Double-bind ou double-contrainte (littéralement : lié-des-deux-côtés).

NON. JE RECOMMENCE.

16. Un drame singulier hante notre époque. Une descente dans le Labyrinthe nous est proposée où le bio-ordinateur auto-réflexif que nous sommes s'efforce d'affronter sa propre référence sans sombrer dans le suicide logique ou s'abîmer dans une extase démente. Dès l'abord ne prétendons pas que tout cela soit très clair : l'obscurité est ici nourriture, et la complexité notre lumière.

17. Proposons un cadre : labyrinthe, descente. Le monstre : le paradoxe. Ariane et son fil : le contexte. Tout ceci est à la fois nécessaire et arbitraire. Quant au problème, il s'agit du merveilleux mind-fuck que génère la méta-logique de tout automate neurologique fini. L'enjeu est énorme car les dangers sont mortels : il y va de l'individu, du social, de l'évolution. Voyons cela comme un examen de fin d'évolution, un rite de passage, une épreuve initiatique, où nous nous forgerons l'outil impossible de l'auto-transcendance. Mais ne doutons pas un seul instant que nous soyons plongés dans une impitoyable guérilla psychocosmique où le langage joue à la fois le rôle de poison et de baume.

18. La modernité s'est enivrée du paradoxe, c'est bien connu. « Nos contradictions font la substance de notre activité d'esprit » (Valéry). Mais alors que l'opinion courante voulait que le paradoxe soit un produit tardif de la pensée, un certain post-modernisme, s'inspirant de plusieurs disciplines à la fois, le place au centre même de la pensée et du comportement du bio-ordinateur humain. Une théorie récente, en particulier, s'y est consacrée : celle de la double-contrainte (double-bind). Née en 1956, aux États-Unis, elle a depuis envahi et transformé un nombre grandissant de disciplines.

19. Elle fut formulée la première fois par quatre auteurs, Gregory Bateson, Don Jackson, Jay Haley et John Weakland, dans un contexte

psychiatrique et psychothérapeutique (ce qui, à la fois, est et n'est pas surprenant). L'article en question s'intitulait : « Toward a Theory of Schizophrenia ». Depuis lors, la théorie de la double-contrainte n'a pas cessé d'être reprise, reformulée, nuancée, complétée, transformée, revue, corrigée, augmentée. Il y va de la fascination : une fois qu'on y a goûté, on ne s'arrête pas d'y penser et de la retrouver partout.

20. Avant de l'introduire, précisons que la théorie de la double-contrainte s'articule sur plusieurs concepts tirés de la cybernétique, la théorie des systèmes, la psychanalyse, l'anthropologie, les fondations logiques des mathématiques élémentaires, le positivisme logique, la linguistique, les théories de l'information et de la communication, la psycho-pathologie, une certaine mystique sino-japonaise (tao et zen).

21. Voici quelques exemples simplifiés de D-C, présentés sous formes d'injonctions paradoxales (qui sont l'aspect essentiel de la D-C) : « Ne tenez pas compte de cet ordre-ci » (ou une affiche où on peut lire « Ne tenez pas compte de cette affiche »), « Il est interdit d'interdire », « Haïssez ceux qui haïssent », « Soyez spontanés », etc. On aura reconnu dans ces exemples un air de parenté avec le paradoxe du menteur crétois qui dit : « Je mens » ; s'il dit vrai, il ment ; s'il ment, il dit vrai. La même oscillation insoluble se retrouve dans l'injonction paradoxale : lui obéir, c'est lui désobéir ; lui désobéir, c'est lui obéir. On n'en sort pas.

22. À la base de la D-C, il y a l'hypothèse audacieuse de l'origine de la schizophrénie dans la communication pathologique à l'intérieur de la famille. Dans une telle approche phénoménologique de la communication, il est pris pour acquis que « *tout comportement est communication* » et « *on ne peut pas ne pas communiquer* ». L'enfant exaspéré qui ne veut pas communiquer et veut s'enfermer dans son mutisme ne peut faire autrement que communiquer par son comportement qu'il ne veut pas communiquer. Il n'y a pas de comportement vide ou nul : la lettre que vous n'avez pas envoyée, la réponse que vous n'avez pas faite, sont en réalité une communication dont les effets peuvent certainement vous être désagréables. À la limite, *on ne peut pas ne pas poser*. Effrayant, ça.

23. On voit ici que toute communication implique le problème épistémologique du CONTEXTE. Épistémologique, parce que le contexte n'est jamais affaire simple et donnée, elle implique la présence active d'un observateur qui le détermine : « Le comportement de tout système, ouvert ou fermé, informationnel ou énergétique, organique ou inorganique, est fonction de la façon dont l'observateur-participant le PONCTUE . . . La relation entre « texte » et « contexte » en est une de ponctuation et implique le problème des frontières, la CLÔTURE . . . La ponctuation peut par exemple concerner l'interférence d'un système avec un autre système. Ainsi, les expressions du visage, le ton de la voix, ponctuent le discours parlé ; la logistique de la page imprimée et de la

pagination ponctue le discours écrit ; la mort ponctue la vie. » (Wilden 1972)

24. Ainsi le contexte est un CADRE qui vient ponctuer le système en question. Les arbitres, dans une partie de hockey, ou les signes de ponctuation dans un texte écrit, viennent cadrer le phénomène. Les arbitres sont DANS la partie mais ils ne sont pas DE la partie. Tout ceci a l'air évident ou banal, mais les implications pragmatiques ne le sont pas. Notre culture semble avoir horreur du contexte et oublie systématiquement qu'on ne peut jamais définir ou analyser correctement une communication au niveau où elle a lieu, qu'on doit, pour le faire, se référer aux niveaux de méta-communication, c'est-à-dire, la ponctuation et le contexte (Wilden).

25. La D-C repose sur des conditions logiques. (Ce qui suit est tiré de Wilden 1972.) Sa thèse centrale s'appuie sur la théorie des types logiques (ou classes logiques) du philosophe britannique Russell, selon laquelle : *il y a discontinuité entre une classe et des membres*. Le mot chat n'est pas un chat. La classe ne peut pas être membre d'elle-même, ni un des membres être la classe, parce que le terme utilisé pour la classe est d'un niveau différent d'abstraction ou de type logique que les termes utilisés pour les membres de la classe. C'est le bris continu de cette règle, surtout dans les relations de pouvoir, qui entraîne la communication pathologique.

Les signaux ou signes qui « cadrent » ou

« classifient » un message (ou qui métacom-
munique sur la communication dans le message)
sont évidemment d'un type logique supérieur aux
messages qu'ils classifient. (L'humour est l'ex-
emple parfait de la condensation des types logi-
ques (ou leur confusion volontaire) : le « punch-
line » d'une blague a cet effet bizarre de nous
obliger à ré-évaluer une classification logique
antérieure ; c'est l'oscillation entre message et
méta-message qui devient amusante.)

Les humains peuvent, consciemment ou
inconsciemment, FALSIFIER les messages méta-
communicationnels qui entourent leur communi-
cation. Par exemple, le rire artificiel, la tristesse
feinte, etc.

La communication et l'apprentissage im-
pliquent des niveaux de typologie logique. Un
message qui est simplement reçu représente le
premier niveau de l'apprentissage. Identifier un
message comme appartenant à un ensemble ou à
un contexte implique un second degré d'appren-
tissage. Le troisième degré est celui où l'on
apprend à apprendre, c'est-à-dire où il nous est
possible de reprogrammer un message dans un
nouveau contexte ou de reclassifier un contexte.

La communication schizophrénique se ca-
ractérise ou bien par un refus de classifier les mé-
taphores ou les contextes en tant que tels, ou de les
classifier (ou étiqueter) de façon non-
conventionnelle. Prendre le signifiant pour le si-
gnifié, la métaphore pour le représenté.

26. Voici maintenant les conditions réelles de la D-C. (J'utilise in extenso la traduction française de Watzlawick et al., 1967).

I. Deux ou plusieurs personnes sont engagées dans une relation intense qui a une grande valeur vitale, physique et/ou psychologique pour l'une d'elles, plusieurs ou toutes. Les situations caractéristiques où interviennent ces relations intenses comprennent, sans s'y limiter, la vie familiale (notamment l'interaction parents-enfants) ; l'infirmité ; la dépendance matérielle ; la captivité ; l'amitié ; l'amour ; la fidélité à une croyance, une cause ou une idéologie ; des contextes marqués par les normes et traditions sociales ; la situation psycho-thérapeutique.

2. Dans un tel contexte, un message est émis qui est structuré de manière telle que a) il affirme quelque chose, b) il affirme quelque chose sur sa propre affirmation, c) ces deux affirmations s'excluent. Ainsi, si le message est une injonction, il faut lui désobéir pour lui obéir ; s'il s'agit d'une définition de soi ou d'autrui, la personne définie par le message n'est telle que si elle ne l'est pas, et ne l'est pas si elle l'est. Le sens du message est donc indécidable.

3. Enfin, le récepteur du message est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par ce message, soit par une métacommunication (critique), soit par le repli. Donc, même si, logiquement, le message est dénué de sens, il possède une réalité pragmatique : on ne peut pas *ne pas* y

réagir, mais on ne peut pas non plus y réagir de manière adéquate (c'est-à-dire non paradoxale) puisque le message est lui-même paradoxal. Cette situation est souvent combinée à la défense plus ou moins explicite de manifester une quelconque conscience de la contradiction ou de la question qui est réellement en jeu. Un individu, pris dans une telle situation de double-contrainte, risque donc de se trouver puni (ou tout au moins de se sentir coupable), lorsqu'il perçoit correctement les choses, et d'être dit « méchant » ou « fou » pour avoir ne serait-ce qu'insinué que, peut-être, il y a une discordance entre ce qu'il voit et ce qu'il « devrait » voir. — C'est là l'essence de la double-contrainte.

27. Voici une autre présentation de la D-C, prise in Wilden 1972, qui énumère ainsi les conditions nécessaires pour qu'il y ait D-C.

1. Une « victime » choisie par ceux qui ont le pouvoir de faire un tel choix.
2. Que la « victime » soit soumise de façon répétée à des injonctions paradoxales.
3. Une injonction négative PREMIÈRE qui définit l'apprentissage ainsi : éviter la punition. La punition peut comprendre l'expression de la haine ou de la colère, se faire battre, une privation de récompense, une « privation » d'amour, ou une attitude de « je ne sais plus quoi faire avec toi » de la part du parent envers l'enfant.
4. Une injonction SECONDAIRE qui entre en conflit avec la première à un niveau plus abstrait (non-sémantique), le ton, un regard.

5. Plus important, une injonction TERTIAIRE, à un niveau encore plus haut, qui défend à la victime d'échapper à la communication pathologique des deux premiers niveaux.

28. Wilden poursuit en donnant l'exemple suivant d'une double-contrainte utilisée dans le bouddhisme zen. « Le maître tient un bâton au-dessus de la tête du disciple et dit : « Si tu dis que ce bâton est réel, je te frapperai. Si tu dis qu'il n'est pas réel, je te frapperai. Si tu ne dis rien du tout, je te frapperai. » L'importance de l'exemple réside dans la représentation implicite de l'injonction tertiaire, condition no 5. Tant que le maître Zen est défini comme le-sujet-qui-est-supposé-savoir à l'intérieur du pacte qui relie le maître et le disciple, ce dernier se trouve dans une double-contrainte : il ne peut ni obéir ni désobéir au maître. Mais s'il perçoit la vraie nature de la situation, il n'a qu'à métacommuniquer sur elle pour sortir de la D-C. Il peut communiquer avec son maître à un niveau plus haut de communication : il peut se saisir du bâton et l'enlever au maître, ou lui en donner un bon coup sur la tête. Toutes ces injonctions paradoxales qui proviennent des « autres » ou de la culture impliquent une définition d'une relation-de-pouvoir dans laquelle le sujet-qui-est-supposé-savoir est le point focal (locus) de la violence dans la communication. On ne peut faire face à cette violence que par la métacommunication ou la contre-violence. »

29. L'exemple précédent de la D-C proposée par le maître zen au disciple a lieu dans un contexte bénéficient où le maître veut enseigner quelque chose au disciple pour son bien. Mais cet usage psychothérapeutique de la D-C est rare. Généralement, le contexte réel et quotidien de la D-C est d'ordre pragmatique, elle intervient dans une situation importante pour la « victime » : le résultat est toujours tragique. La personne soumise à une D-C constante et qui ne peut en sortir se fait lentement habiter par la honte et la rage, poisons qui induisent la schizophrénie. Autrement dit, la schizophrénie est la réaction normale d'adaptation (l'être humain s'adapte à tout, il est même fait pour ça) à une D-C constamment renouvelée.

30. Il n'est pas toujours facile de donner des exemples réels de D-C où toutes les conditions ressortent nettement, où l'on puisse retrouver clairement les trois niveaux d'injonction. C'est plus intuitivement que la D-C s'impose à notre compréhension : on la comprend, on ne la comprend plus, on la recomprend, on la reperd. Elle peut prendre tellement de formes quotidiennes et les prendre dans tellement de contextes (philosophie, mathématiques, logique, physique quantique, littérature, société, relations familiales, conscience de soi, relations amoureuses, sexualité, religion, mystique, etc.) qu'on doit se résigner à des approches indirectes, obliques, inductives dont l'une peut tout à coup donner le jackpot et révéler dans une pure évidence cristalline l'in vraisemblable et terrible structure de la D-C.

31. La D-C se distingue par une circularité bizarre qui, à la fois, noue et oppose différentes propositions. C'est un mélié-mélo de connexions de réciprocité, d'inclusion, d'opposition et d'exclusion. Prenons le système d'interrelations que forment l'écologie, la technique, la science, la pollution et la survie. Dans ce cercle, tout effort d'anti-pollution qui veut enrayer les effets négatifs de la technologie sur la biosphère devra nécessairement utiliser cette même technologie : le problème engendre une solution qui provoque le problème qui demande une solution qui augmente le problème. We have met the enemy and it is us. Ou le trip Sisyphe : on monte la roche pour qu'elle puisse rouler en bas ; elle roule en bas pour qu'on puisse la remonter. Ou bâtir une route pour que puissent y rouler des camions qui amènent la terre et les matériaux pour bâtir la route pour que puissent y circuler des camions, etc. Le champ psycho-magnétique d'une D-C est traversé d'oscillations d'exaspération.

32. Un exemple psychologique et politique. Un homme et une femme qui viennent de se connaître baisent ensemble. À un premier niveau, l'homme envoie le message qu'il veut vraiment faire jouir la femme comme une folle. La femme envoie le message que c'est d'accord avec elle. À un deuxième niveau, plus abstrait, plus subtil, l'homme envoie aussi le message que si la femme jouit vraiment avec toute la panoplie des cris, gémissements, râles et contorsions, il la méprisera et la considérera secrètement comme une « putain ». À un premier niveau, circule entre les deux la convention que chacun est libéré et va jouir sans restriction. À un

deuxième niveau, la femme si elle jouit sera punie et se verra retirer l'estime de l'homme. Ne voulant pas perdre cette estime, « passer pour une putain », elle essaiera de ne pas jouir ouvertement, ce qui contredira le premier niveau et lui fera aussi perdre l'estime de l'homme qui va alors la prendre pour une mal-baisée, un frigide, une refoulée. Mais de plus, à un troisième niveau, se situe une troisième injonction qui interdit à la femme de communiquer sur cette situation, car si elle en parle à l'homme, celui-ci aura beau jeu à nier toute l'affaire et à traiter la femme de paranoïaque et à rejeter sur elle la responsabilité de cette situation inventée. La femme ne peut avoir de preuves réelles au niveau d'un méta-langage que ce qu'elle saisit de la situation soit vrai. La D-C sera toujours refoulée sur elle qui devra l'intégrer, la revivre, éclater ou disparaître. Ou provoquer une scène épique.

33. Un exemple de relation familiale. Un père signifie à son fils qu'il doit obéir au père ou bien se voir retirer de l'estime, de l'amour ou se faire battre ; c'est le premier niveau. À un deuxième niveau, le père signifie secrètement au fils si celui-ci obéit, lui, le père, le prendra pour un être médiocre, une poule mouillée, un non-mâle dépourvu de personnalité. Quoique le fils fasse, il perd. S'il n'obéit pas au père, pour lui prouver qu'il est quelqu'un, il sera puni par le père. S'il lui obéit, il perdra l'estime du père. À un troisième niveau, la relation parentale, relation de pouvoir, interdit au fils de communiquer avec le père sur la situation. S'il osait, le père se fâcherait devant cette

arrogance qui l'accuse, lui, le père, de mentir à son fils et de le placer devant une contradiction. Comment le fils ose-t-il penser que le père serait assez méchant pour faire ça à son fils ? Ah mon fils, tu dois être bien méchant pour avoir pensé ça ! Mais non, père, je voulais simplement te faire remarquer que . . . Ta yeule, vaurien sans-coeur. Et si le fils, devant cet ordre brutal, garde le silence, son père pense : Osti, mon fils est une tapette. Et si le fils ne ferme pas sa yeule, il aura droit à une belle claque mentale ou physique. And that, mesdames et messieurs, is life.

34. Un auteur français (professeur à Los Angeles), Éric L. Gans, a récemment reconnu dans le mécanisme de la double-contrainte ou du paradoxe pragmatique le fondement constitutif de l'oeuvre littéraire, l'oeuvre d'art, la mimésis, la subjectivité. S'inspirant des travaux de Watzlawick (qui eux-mêmes continuaient ceux de Bateson) et de l'hypothèse de René Girard sur l'origine du sacré dans la violence (on y reviendra), Gans a mis à jour une étonnante géologie mentale et formulé les premières thèses d'une « esthétique paradoxale ».

35. Ceci ne va pas être facile. Prenons la « mimésis » comme point de départ où un Soi intime un Autre pour accéder à l'Être. Représentons-la par un schéma tripartite : « 1 : L'apparence de l'Autre, en tant qu'apparence concrète, peut être détachée de toute réalité substan-

tielle ; elle est donc essentiellement *imitable* (moment positif ou *naturel* de la mimésis). 2 : L'apparence de l'Autre, en tant que révélatrice de son Être substantiel, constitue une *garantie* de celui-ci comme manifestant sa présence à travers elle. Par conséquent l'acquisition de cette apparence doit donner accès à l'Être (moment de la totalité). 3 : L'apparence de l'Autre, en tant que dépendant ontologiquement de son Être, est nécessairement *postérieure* à celui-ci et par conséquent ne peut pas être imitée par un autre qui ne possède pas déjà l'Être (moment négatif ou *normatif*).

36. « Ces trois moments constituent un rapport circulaire entre le Sujet et l'Autre . . . L'apparence est l'unique garantie de l'Être ; posséder l'apparence, c'est donc posséder l'Être ; mais pour que l'Être soit garanti par l'apparence, il doit déterminer celle-ci, auquel cas il est impossible de posséder l'apparence sans d'abord posséder l'Être. Le Sujet imite l'Autre pour lui ressembler ; mais plus il réussit sa mimésis, c'est-à-dire, plus il *prend l'apparence* de son modèle, plus il s'aperçoit de la différence d'être qui les sépare, plus il s'efforce de perfectionner son imitation, etc. » (Gans 1977)

37. On voit que, d'après le moment 1, le Sujet doit imiter pour obtenir l'Être de l'Autre, mais que, d'après le moment 3, son imitation ne peut jamais aboutir. Gans poursuit : « Cependant ces deux moments ne sont que des conséquences pratiques et partielles du deuxième moment qui seul comporte un jugement synthétique. Là, le Sujet

s'éloigne de ses propres actes partiels pour se plonger dans l'Être de l'Autre, source à la fois de son espoir et de son désespoir. Cet Être, nous savons bien qu'il n'existe pas plus chez l'Autre que chez le Sujet lui-même. Cependant, à l'intérieur du cercle mimétique, la *totalisation* des apparences de l'Autre dans un être esthétique (fictif ou « imaginaire ») est essentielle . . . Pour servir de modèle à la praxis mimétique l'Autre doit être constitué en totalité par le Sujet . . . » Ce deuxième moment de la totalité « consiste en une contemplation fascinée au cours de laquelle toute action est suspendue. Ce moment contemplatif est à son tour analysable en trois éléments distincts qui reproduisent les trois moments de la mimésis . . . »

38. Ce deuxième moment de la mimésis se décompose ainsi : « 1 : L'Être de l'Autre est révélé par des « apparences », c'est-à-dire des manifestations concrètes saisissables indépendamment de l'Être-en-soi. 2 : Ces manifestations, dans leur ensemble, constituent une *totalité virtuelle*, une intuition d'Être . . . La constitution de l'Autre en totalité est le coeur même de la mimésis. 3 : L'Être de l'Autre s'exprime dans chacune de ses manifestations concrètes, de sorte que celles-ci sont saisies comme dépendantes de l'Être et *postérieures* à lui. Cependant, ces « apparences » devaient être perceptibles par elles-mêmes *antérieurement* à la constitution de l'Être total. La saisie primitive des apparences mène par conséquent à leur dissolution au sein de la totalité et à la perte de leur présence au Sujet. Mais cette présence étant en fait la seule garantie de l'Être-Autre, elle se rétablira de né-

cessité sous l'oeil du Sujet pour qui cet Être est un objet intentionnel. — Le « tourniquet » ainsi établi constitue un paradoxe pragmatique dans le sens que les instructions données au Sujet par la situation mimétique sont à la fois contradictoires et mutuellement dépendantes. »

39. Ce paradoxe pragmatique ou double contrainte, Gans la retrouve aussi dans l'expérience esthétique ou la perception par un Sujet-observateur d'une oeuvre d'art. Cette expérience possède trois moments distincts qui s'articulent ainsi : « 1 : Niveau naturel : L'oeuvre esthétique, qu'elle représente ou non un objet d'expérience naturelle, est nécessairement elle-même composée d'éléments d'expérience naturelle. 2 : Niveau de la totalité : l'oeuvre, perçue de façon globale, c'est-à-dire d'après son intention fondamentale, est une totalité expérientielle qui détermine le sens des éléments qui la composent. 3 : Niveau normatif : l'oeuvre est perçue comme imposant un sens non seulement à son propre contenu, mais à l'expérience naturelle en général. » Le paradoxe, ici, vient du fait qu'au niveau 2, il s'agit d'une expérience immédiate des « signifiés » (contenu) de l'oeuvre, mais qu'au niveau 3, l'expérience « voit dans l'oeuvre plutôt une structure de signifiants, une grille posée sur le monde réel qui lui donne par conséquent une valeur cognitive. — Mais la cognition fournie par l'oeuvre au niveau 3 concerne le monde de l'expérience « naturelle » qui a fourni les éléments réels de l'oeuvre au niveau 1. Ainsi l'oeuvre « se mord la queue », il y a *relation d'inclusion* (A génère B génère C qui génère A) entre

deux niveaux de l'expérience qu'elle nous propose. » (Gans 1974)

40. Ce paradoxe pragmatique propre à l'expérience esthétique, Gans en applique le schéma à la littérature de la façon suivante : « 1 : La littérature est écrite en *langage naturel* », langage dont les significations préexistent à la production de l'oeuvre. Moment de la lecture naturelle. 2 : Au niveau du lecteur normal, le langage de l'oeuvre est lu dans le contexte de l'oeuvre totale (qui raconte une histoire à laquelle le lecteur est censé porter le même intérêt qu'à un récit d'événements réels. Lecture globale. 3 : Mais dans le cas d'une oeuvre littéraire, par contraste justement avec le récit d'un événement réel, nous savons qu'il s'agit d'une création qui vise à révéler à travers « l'histoire », des vérités générales sur la « condition humaine ». Lecture normative. — L'aspect paradoxal de cette structure vient du fait que la lecture 3, se basant sur l'appréhension des structures du réel en lecture 2, fait de l'oeuvre un *modèle* du monde réel, et de son langage un *méta-langage* ; en même temps, d'après la lecture 1, le langage de l'oeuvre est *aussi* un objet naturel du monde réel, par conséquent recouvert par le méta-langage de la lecture 3. L'oeuvre est ainsi à la fois un modèle d'elle-même (donc une forme abstraite) et un objet d'appréhension imaginaire immédiate (lecture 2), donc un objet concret. » (Gans 1974)

41. Soufflons un peu et assurons-nous que rien de ceci n'est facile. Essayer de stabiliser un pa-

radoxe pragmatique pour le saisir est singulièrement exigeant pour la tête. Tout ce que Gans raconte sur l'imitation de l'Autre ou la perception d'une oeuvre remonte à cette insensée dialectique multi-dimensionnelle qui relie l'Être et l'Apparaître et qui nous rend fou depuis les débuts de la Conscience. Pas d'Être qui ne se fasse connaître à un observateur (même soi-même) sans passer par l'Apparence. Pas d'Apparence sans Être. Le serpent Ouroboros. Cycles et alchimie. In my end is my beginning.

42. Tout cela est très clair dans le Jeu. Le jeu est à la fois activité libre et règles sérieuses. On joue très sérieusement sinon il n'y a pas de jeu. Le respect collectif (ou à deux, et même à un) des règles permet l'immersion totale dans le jeu. La liberté (qui fonde le jeu) se nie elle-même en acceptant de croire à des règles et de se limiter. Mais seul ce « suicide » lui permet d'accéder à sa propre jouissance d'activité libre en se soumettant à une praxis (règles et gestes du jeu). On retrouve là cette impitoyable et profondément nécessaire relation entre l'Être et l'Apparaître. To be *and* not to be, that is the answer.

43. Une telle insistance à cerner la double-contrainte ou le paradoxe pragmatique peut sembler inutile ou hors de proportion. Mais l'hypothèse donne ici la place centrale au paradoxe dont elle fait la structure fondamentale de l'esprit / mind. Depuis Mallarmé, cette bizarre déchi-

rure ne fait plus de doute : un coup de dé n'abolira jamais le hasard, mais ce coup-ci de dé, dans son unicité totale, dans son orgueilleuse solitude, l'abolit à jamais. Chaque Un est perdu dans le Multiple mais chacun est Un. Nous sommes centre et périphérie, onde et particule. Métaphysique d'un bio-psycho-ordinateur fini.

44. Venons-en à la célèbre hypothèse de René Girard (1972) dont nous essaierons de formuler certains aspects sans trop trébucher. 1 : la stabilité sociale d'un groupe n'est possible que grâce à un ordre de différences qui donne à chacun sa place : un système auto-régulé de relations complémentaires. 2 : si cet ordre des différences disparaît, chacun devient une entité semblable à l'autre ; cette *similitude* entraîne des relations de *symétrie* qui dégénère inévitablement en *rivalité* : ça devient le règne terrible de la *violence réciproque* où tous sont l'ennemi de tous. 3 : cette violence réciproque généralisée, si elle n'est pas arrêtée, consumera le groupe dans un déchaînement irrésistible de vengeances sans cesse répétées. 4 : le seul moyen d'enrayer la violence réciproque se trouve dans le mécanisme du bouc émissaire, qui fera *violence unanime* contre lui et dont le sacrifice va unir le groupe qui retrouvera la paix. 5 : ce sacrifice, répété par la suite dans le rituel qui le recommence symboliquement ou réellement, est l'essence même du sacré : l'exorcisation de la violence réciproque par la violence rituelle unanime.

45. L'hypothèse de Girard dépend, à un niveau très profond, de sa remarquable conception du *désir*. Pour Girard, le Sujet ne désire pas un Objet, selon la conception courante, il désire ce que l'Autre désire, ce que le *Rival* désire. « Le sujet désire l'objet parce que le rival lui-même le désire . . . le désir est essentiellement mimétique ». Cette mimésis portant sur le désir débouche automatiquement sur le conflit. Autrement dit, entre le modèle et le disciple, il y a une profonde rivalité où l'imitation entraîne la concurrence. Cette situation est paradoxale, parce que la différence entre le modèle et le disciple qui permet justement qu'il y ait imitation est aussi ce qui interdit au disciple d'imiter un modèle qu'il n'est pas et qu'il ne peut pas être.

46. « L'homme ne peut pas obéir à l'impératif « imite-moi » qui retentit partout, sans se voir renvoyé presque aussitôt à un « ne m'imité pas » inexplicable qui va le plonger dans le désespoir et faire de lui l'esclave d'un bourreau le plus souvent involontaire . . . Loin d'être réservé à certains cas pathologiques . . . , le *double-bind*, le double impératif contradictoire, ou plutôt le réseau d'impératifs contradictoires dans lesquels les humains ne cessent de s'enfermer les uns les autres doit nous apparaître comme un phénomène extrêmement banal, le plus banal peut-être et le fondement de tous les rapports entre les humains . . . Si le désir est libre de se fixer là où il veut, sa nature mimétique va presque toujours l'entraîner dans l'impasse du double-bind. La libre mimésis se jette aveuglément sur l'obstacle d'un désir concurrent ;

elle engendre son propre échec et cet échec, en retour, va renforcer la tendance mimétique . . . Chaque fois que le disciple croit trouver l'être devant lui, il s'efforce de l'atteindre en désirant ce que l'autre lui désigne ; et il rencontre chaque fois la violence du désir adverse. Par un raccourci à la fois logique et dément, il doit vite se convaincre que la violence elle-même est le signe le plus sûr de l'être qui toujours l'élude. La violence et le désir sont désormais liés l'un à l'autre . . . La violence devient le signifiant du désirable absolu, de l'auto-suffisance divine, de la « belle totalité » qui ne paraîtrait plus belle si elle cessait d'être impénétrable et inaccessible . . . Ce désir mimétique ne fait qu'un avec la contagion impure ; moteur de la crise sacrificielle, il détruirait la communauté entière s'il n'y avait pas la victime émissaire pour l'arrêter et la mimésis rituelle pour l'empêcher de se déclencher à nouveau. » (Girard 1972)

47. Depuis Montaigne, toutes les modernités prennent feu au contact de l'auto-conscience. In-vraisemblable paradoxe de tout système qui peut réfléchir sur lui-même, se représenter à lui-même, se formaliser pour lui-même. Un mathématicien allemand, Gödel, en 1931, en a fourni une preuve logico-mathématique dans son célèbre « théorème d'incomplétude » aux conséquences « désastreuses » : aucun système d'axiomes ne peut se suffire à lui-même et s'auto-prouver avec une parfaite cohérence ; s'il ne fait pas appel à un méta-

système à l'extérieur de lui, il engendrera tôt ou tard des contradictions insolubles et des propositions dont il ne pourra jamais décider si elles sont vraies ou fausses.

48. C'est moins le paradoxe logique qui a d'importance ici que le paradoxe existentiel, celui qui rend fou, celui qu'il faut résoudre, celui qui nous fait écrire, notre oxygène. Quelques gros plans : écrire que l'écriture est vaine. Dire qu'il faut garder le silence. « Il ne faut jamais parler ». Dire que je sais que je ne sais rien. Ailleurs : rien de plus bourgeois que d'avoir peur de paraître bourgeois. (Andy Worhol). Rien de plus authentique que d'affirmer que toute authenticité est impossible, que toute affirmation, toute apparence, tout discours est toujours manipulation de médiations sémiotiques et que nous serons toujours enfermés dans la pose. How punk. Montaigne : rien de plus vaniteux que d'écrire sur la vanité. Groucho Marx : Je ne voudrais jamais faire partie d'un club qui serait prêt à m'accepter. Centraliser le consensus qu'il ne faut jamais rien centraliser. Donner au pouvoir la mission d'empêcher l'existence de tout pouvoir. Avoir peur d'avoir peur.

49. T. S. Eliot a formalisé le processus dans ces vers célèbres : « Nous ne cesserons jamais d'errer, et la fin de tous nos voyages sera de revenir à notre point de départ et de connaître l'endroit pour la première fois. » Le contexte nous tient toujours par les gosses. Exemple : si je dis, comme l'ont fait plusieurs cosmologies, « Tout change », je dois, sous peine de sombrer dans une violente con-

tradiction, ajouter (et c'est cet ajout qui est l'index d'une sagesse cybernétique du deuxième degré) « SAUF CETTE LOI QUI, ELLE, NE CHANGE PAS ». C'est le mouvement qui est stable en tant que loi qui se commente lui-même. L'inconstance est une constante.

50. L'art moderne, post-moderne, méta-moderne et what else a pratiqué cette extraordinaire vertu qui consiste à intégrer de plus en plus de contexte dans une oeuvre d'art. A la limite, le cosmos est pacté dans l'oeuvre d'art et l'oeuvre d'art EST le cosmos. Le Tout est Artifice, un show généreux dont nous sommes probablement les transistors de service. Pour l'artiste et l'écrivain, il est devenu éthiquement impératif d'intégrer son propre contexte à son oeuvre et de toujours méta-commenter sa production en introduisant sa propre présence en elle. Question d'authenticité : ne plus mentir et cacher que quelqu'un est **DERRIÈRE** cet artifice, ce qui mène inévitablement à **DÉNONCER** le sujet, à l'éliminer donc. Parti pour l'insérer dans l'oeuvre, on aboutit à l'éliminer. Tout en continuant à produire des oeuvres, anyway. Qui aurait pu penser qu'il puisse exister une si belle chose que le « suicide auto-transcendant ».

51. Fellini, avec « 8½ », a probablement fait l'oeuvre post-moderne la plus parfaite. Faire un film sur l'impossibilité de faire un film, sur l'inutilité totale de dire quoi que ce soit, et le faire et le dire quand même en exposant la confusion des ténèbres à la pleine lumière d'une méta-

communication. Banalement et génialement, le contenant devient le contenu dans un ruban de Moebius à trois dimensions avec champ magnétique s'auto-invaginant dans la plus calme et souveraine fluidité. Il y a ici une merveilleuse tension entre « produit » et « production », « forme » et « formation » qui est une des réussites de notre siècle. L'un n'est pas l'autre, à jamais : la matrice n'est pas l'enfant, les ouvriers qui fabriquent une table ne sont pas la table ; et pourtant, à jamais aussi, pas d'enfant sans matrice. Pas de film sans production filmique qui est totalement invisible autour du film. Les contextes et les infrastructures sont toujours invisibles : où se trouvent, autour de la cigarette que je fume, la terre où a poussé le tabac, l'ouvrier qui l'a cueilli, le camion qui l'a acheminé à ma favorite tabagie ? Nulle part, disparus, gone et pourtant terriblement et implacablement présents. L'ère du soupçon refuse l'OUBLI. Chaque moment, si on le veut, peut être assiégé et envahi de tous les contextes. Vivre l'ici-maintenant, comme on dit, est à la limite une expérience vertigineusement angoissante.

52. Dans un livre remarquable, « Point de convergence », Octavio Paz expose les liens contradictoires qui unissent le romantisme à l'avant-garde, et entreprend une profonde analyse de l'auto-référence en littérature. « La littérature moderne, comme il convient à une époque critique (née d'une négation), est une littérature critique. Mais il s'agit là d'une modernité qui, vue de

près, se révèle paradoxale. En nombre de ses oeuvres les plus violentes et caractéristiques — je pense à la tradition qui va des romantiques aux surréalistes — la littérature moderne est une négation passionnée de la modernité ; par une autre de ses tendances également durable — tradition qui culmine en un Mallarmé et un Joyce — notre littérature est une critique non moins passionnée et radicale d'elle-même. Critique de l'objet de la littérature : la société bourgeoise et ses valeurs ; critique de la littérature comme objet : le langage et ses significations. Des deux manières, la littérature moderne se nie et, en se niant, s'affirme — confirme sa modernité. »

53. Ce paradoxe, Paz le retrouve dans le couple magie/politique qui déchire la modernité. La poésie moderne propose un retour à l'originelle innocence magique ; mais ce retour ne peut avoir lieu qu'en détruisant la société basée sur l'inégalité, que par la révolution. Ce retour au commencement postule une rupture. « Seule la modernité peut opérer le retour au principe originel, parce que seule l'époque moderne peut se nier elle-même. » De plus, « la poésie moderne affirme être la voix d'un principe antérieur à l'histoire, la révélation d'une parole originelle de fondation. La poésie est le langage originel de la société — passion et sensibilité — et c'est par là qu'elle est le vrai langage de toutes les révélations et révolutions. Ce principe est social, révolutionnaire : retour au pacte du commencement, avant l'inégalité ; il est individuel et concerne chaque femme et chaque homme, en tant que reconquête

de l'innocence originelle. Double opposition, à la modernité et au christianisme, qui est une double confirmation, aussi bien du temps historique de la modernité (révolution) que du temps mythique du christianisme (innocence originelle). À un extrême, le thème de l'instauration d'une autre société est un thème révolutionnaire qui insère dans le futur le temps du principe ; à l'autre, le thème de la restauration de l'innocence originelle est un thème religieux qui insère le futur chrétien dans un passé antérieur à la Chute. L'histoire de la poésie moderne est celle des oscillations entre ces deux extrêmes : la tentation révolutionnaire et la tentation religieuse. »

54. Double-contrainte historique. En se niant, s'affirmer. À la certitude par l'incertitude. La conscience moderne se met en abyme, et par une totale déconstruction renaît de ses cendres. Point de salut hors du système ouvert, c'est à dire vulnérable, prêt à toutes les transformations. Le système fermé, croyant protéger ce qu'il a de plus précieux en le barricadant impitoyablement, engendre sa propre mort. Le système ouvert, prêt à mourir à lui-même, vit. Exemples de Systèmes Fermés : le christianisme, l'islamisme, le marxisme, la psychanalyse. Aucun de ces systèmes de propositions n'a incorporé à l'intérieur de lui-même un sous-système de sortie qui le nie et lui permette d'échapper à une totalisation qui le ferait s'effondrer sur lui-même. Exemple singulier de système ouvert : la plus haute décoration de l'empire autrichien était l'Ordre de Marie-Thérèse que l'on donnait aux officiers qui avaient activement

désobéi aux ordres de leur supérieur lors d'une bataille et dont la désobéissance avait entraîné la victoire. Un sous-système, ici, vient nier et désamorcer le système pour lui permettre de continuer à exister. Rigidité et souplesse. Chez les primitifs, l'échange symbolique qui oblige quiconque qui a reçu à redonner, empêche la valeur de stationner où que ce soit et de se figer en instance totalitaire. (Baudrillard). Autre système ouvert : chez les Mandenka, les parents ont pouvoir sur les enfants, les grands-parents ont pouvoir sur les parents, les enfants et les grands-parents sont alliés et reliés dans des relations « de plaisanterie ». « Le système de parenté à plaisanterie a manifestement pour but d'aménager des voies de feed-back pour contrôler le système hiérarchique autoritaire et pour en éliminer les effets négatifs » (Camara).

55. Plusieurs solutions ont été proposées pour désamorcer les situations de double-contrainte et de paradoxes existentiels-pragmatiques. Si la théorie n'a jamais empêché personne de vivre, les paradoxes existentiels peuvent sensiblement l'empoisonner.

56. Dans le dernier chapitre de ses « Essais d'esthétique paradoxale », Gans propose la « reconstruction » à partir du raisonnement suivant : « De nos jours, la loi du marché intellectuel valorise chaque pensée en fonction de sa capacité de « déconstruire » toutes les autres . . . La grande découverte du marché intellectuel contemporain,

coupé comme il l'est de l'idéologie pratique, c'est que la pensée qui peut le plus facilement exercer sa domination sur les autres est celle qui nie de la manière la plus totale l'existence même du Sujet, et avec lui le temps de la praxis. Le Sujet le plus puissant est celui qui arrive à nier la réalité du Sujet, ce qui lui permet non seulement d'écraser tous les autres sujets, mais de transcender sa propre subjectivité en la proclamant pure fiction du langage. » Ce processus est sans fin, car toute déconstruction du Sujet s'opère à partir d'un Sujet qu'un autre texte pourra déconstruire. Pire, tout texte oblige son lecteur à « réintroduire tous les attributs totalisants du Sujet dans la tentative de compréhension qui constitue sa lecture. » Il ne resterait, en toute cohérence, qu'à éliminer jusqu'au dernier élément d'intelligibilité dans le texte et aboutir alors au délire. Mais le délire est impraticable parce qu'il nie la nécessité même d'un texte. Il ne reste plus à la pensée moderne qui refuse la construction à atteindre sa cohérence en se servant à rebours des constructions d'autrui. « Au fond tout le monde croit au Sujet. » À la limite, tout texte devrait être auto-critique : « il deviendra lecture (post-classique) de lui-même en temps que classique, c'est à dire simplement en tant que texte. Mais comment étudier son propre texte ? Pour parler de ce que l'on dit il faut toujours l'avoir déjà dit, ne serait-ce que dans la phrase précédente. Autrement la phrase elle-même dégénère en paradoxe. »

57. Et voici le punch-line : « Mais nous découvrons à notre surprise que dès qu'elle se

résout à prendre le paradoxe pour son but spécifique, notre écriture n'est plus du tout limitée dans son contenu. Puisque tous les paradoxes se valent, puisque tous se (dé)construisent de la même manière, . . . il suffit d'affirmer au départ la proposition A : « A est faux », ce qui suffit pour détruire toute pensée, aussi bien occidentale qu'orientale. Le texte se suffit à lui-même ; aux écrivains de tous genres d'étendre à l'infini son exégèse. — Mais en même temps la révélation du paradoxe en général ne supprime pas l'unicité de l'*expérience* de chaque paradoxe particulier. Nous pourrions alors tout recommencer, étudier toutes les expériences et tous les textes, pour découvrir en quoi malgré nous chacune et chacun nous attire, tout en sachant qu'au fond du secret de cette attraction se trouvera toujours le paradoxe. L'INDIFFÉRENCE DU PARADOXE EST LE SEUL POINT D'OÙ NOUS POUVONS PARTIR POUR RECONSTRUIRE LE MONDE DES DIFFÉRENCES. »

58. Octavio Paz, se basant sur l'oeuvre de Marcel Duchamp, propose cette version : « La dualité magie/politique n'est qu'une des oppositions qui hantent la poésie moderne. Le couple amour/humour en est une autre. Toute l'oeuvre de Marcel Duchamp tourne autour de cet axe de l'affirmation érotique et de la négation ironique. Le résultat est la MÉTA-IRONIE, une sorte de suspension de l'esprit, un au-delà de l'affirmation et de la négation Opération circulaire de la méta-ironie : l'acte de voir une oeuvre d'art

devenu un acte de *voyeurisme* . . . L'ironie consiste à dévaloriser l'objet ; la méta-ironie ne s'occupe pas de la valeur des objets mais de leur fonctionnement. Ce fonctionnement est symbolique : amour/umour/hamour. La méta-ironie nous révèle l'interdépendance entre ce que nous appelons « supérieur » et « inférieur » et nous oblige à suspendre notre jugement. Ce n'est pas une inversion de valeurs, mais une libération morale et esthétique qui fait communiquer les opposés . . . La critique devient création, une création qui consiste à renverser la modernité avec ses propres armes : la critique, l'ironie. »

59. « Amour/humour et magie/politique sont des formes que prend l'opposition centrale : art/vie, opposition insoluble. Il n'y a d'autre solution que le remède héroïco-burlesque de Joyce et Duchamp. La solution est la non-solution : la littérature est l'exaltation du langage jusqu'à son annulation, la peinture est la critique de l'objet peint et de l'oeil qui le regarde. La méta-ironie libère les choses de leur charge de temps et les signes de leurs significations ; c'est une mise en circulation des opposés, une animation universelle où chaque chose devient son contraire. Le jeu des opposés dissout, sans la résoudre, l'opposition entre voir et désirer, érotisme et contemplation, art et vie. »

60. Autres types de solutions : une dialectique des différences basée sur les leçons de l'écosystème : il n'y a pas d'entités, d'individus, de

substances fixes, de stabilités absolues (monades), ce sont là des « fictions », de « l'Imaginaire » ; il n'y a que des interrelations hyper-complexes dont les noeuds forment des « objets », « individus ». L'esprit/mind est un message-en-circuit entre plusieurs différences. Chacun de nous est l'intersection multiple d'une multiplicité de processus. (Voir Wilden et Bateson).

61. Comprendre les relations intimes qui circulent entre structure (loi) et liberté, égalité et hiérarchie. Ne pas confondre complémentarité et dominance : la mère et l'enfant sont complémentaires sans être nécessairement dans un rapport dominant-dominé. Chacun de nous a envie quelquefois de prendre, quelquefois d'être pris. Ne pas s'isoler dans les relations symétriques, sous prétexte d'égalité, car la rivalité qu'elles engendrent est féroce. Comprendre la différence entre « digital » et « analogue » : le digital, dès qu'il voit des différences, les oppose ; l'analogue les relie dans un continuum. Prendre garde à toute frontière qu'on aura tracé à l'intérieur d'un système : toute ponctuation est arbitraire et engendre des oscillations insolubles. Entre « moi » et « non-moi », la frontière est idéologique.

62. Pour sortir de la double-contrainte, pratiquer à tout prix la méta-communication et forcer l'Autre (Imaginaire) qui nous l'impose à faire face au contexte de la situation que la méta-communication a pour but de révéler. Pratiquer, une fois bien compris le théorème d'incomplétude

de Godel, l'auto-transcendance : le recyclage permanent des différents niveaux qui organisent notre être. Et surtout, l'humour : aucun paradoxe ne résiste devant l'extraordinaire solvant qu'est le rire qu'il peut provoquer.

63. À la limite, comme dit Bateson, il nous faut des définitions cybernétiques du mind, de la sagesse et de l'amour qui les sortent d'une banalité du premier degré. Aimer pour Bateson, c'est l'expérience consciente de calculs précis mais inconscients des circuits de relations ; c'est immerger son propre système dans un système plus large et accepter les nouvelles relations qu'il propose, que ce soit avec un autre être humain, un animal, une plante, un objet, un outil, une machine, etc. Seul le circuit n'a de sens ici.

64. L'épistémologue-cybernéticien japonais Magoroh Maruyama a proposé cette définition de l'amour : processus de causalité mutuelle à feedback positif qui amplifie les déviations. Une symbiotisation des différences dans un réseau harmonique, non-hiérarchique, hétérogène où la causalité mutuelle génère la complexité.

1. Comme l'écrivait Martin Buber : « Au début était la RELATION. Les lignes de toutes les relations, si on les prolonge, se coupent dans le TU éternel. »



LIVRES CITÉS ET CONSULTÉS

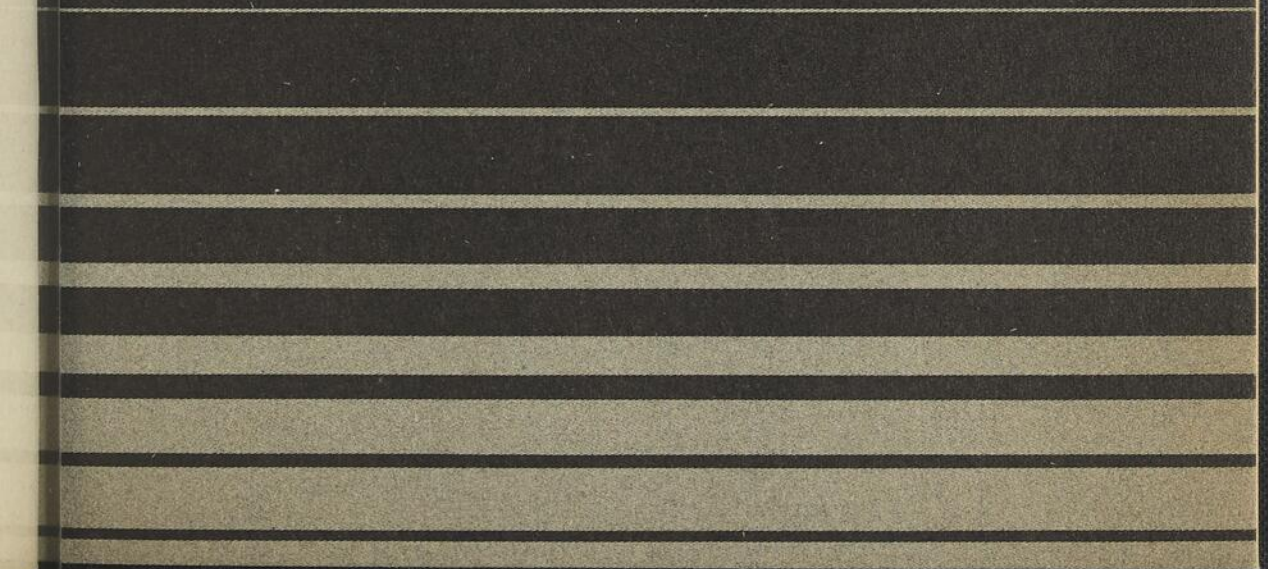
- BATESON, Gregory, **Vers une écologie de l'esprit**, tome I, traduit de l'américain, Seuil 1977
- BATESON, Gregory, **Steps to an Ecology of Mind**, Ballantine 1972
- BAUDRILLARD, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, Gallimard 1976
- BORGES, Jorge Luis, **L'aleph**, traduit de l'espagnol, Gallimard 1967
- ELIOT, T. S., **Selected Poems**, Faber 1961
- GADAMER, Hans-Georg, **Vérité et Méthode**, traduit de l'allemand, Seuil 1976
- GANS, Éric L., **Musset et le drame tragique**, José Corti 1974
- GANS, Éric L., **Essais d'esthétique paradoxale**, Gallimard 1977
- GIRARD, René, **Mensonge romantique et vérité romanesque**, Grasset 1961
- GIRARD, René, **La violence et le sacré**, Grasset 1972
- JANTSCH, Erich, ed., **Evolution and Consciousness**, Addison-Wesley 1976
- JUMARIE, Guy, **A Relativistic Information Approach to the Structural Dynamics of General Systems, Morphogenesis**, Cybernetica, vol. 19, no 4, 1976
- MARUYAMA, Magoroh, **Paradigmatology**, Cybernetica, vol. 17, nos 2, et 4, 1974
- MALLARMÉ, Stéphane, **Oeuvres**, Pléiade
- MORIN, Edgar, **La Méthode**, tome I, Seuil 1977
- PAZ, Octavio, **Point de convergence**, traduit de l'espagnol, Gallimard 1976
- SERRES, Michel, **Esthétiques sur Carpaccio**, Hermann 1975
- SEWELL, Elizabeth, **The Orphic Voice**, Harper Torchbook 1971
- SLUZKI, Carlos, et RANSOM, Donald, **Double Bind**, Grune & Stratton 1976
- SPENCER BROWN, G., **Laws of Form**, Bantam 1973
- VALÉRY, Paul, **Oeuvres**, 2 vol., **Cahiers**, 2 vol., Pléiade
- WATZLAWICK, Paul, et al., **Une logique de la communication**, traduit de l'américain, Seuil 1972
- WATZLAWICK, Paul, **How Real is Real ?**, Vintage 1977
- WILDEN, Anthony, **System & Structure**, Tavistock 1972
- WILDEN, Anthony, **L'écriture et le bruit dans la morphogenèse du système ouvert**, in Communications 18, Seuil 1972
- WOLFE, Tom, **The Painted Word**, Bantam 1976
- Ouvrage collectif, **About Bateson**, Dutton 1977
- Ouvrage collectif, **Le récit et sa représentation**, Payot 1978

Ouvrage collectif, **Essaying Essays**, (Richard Kostelanetz, ed.), Out
of London Press 1975

CAMARA, Sory, **L'idée d'hétérogénéité et de changement chez les
Mandenka**, article in *Cybernetica*, vol 18, no 2, 1975

STONUM, Gary Lee, **For a Cybernetics of Reading**, article in *MLN*
92, 1977

commentaires



INDICATIF PRÉSENT Claude Beausoleil

Indicatif présent,
poèmes de Michel Beaulieu accompagnés de quatre encres de Carol Dunlop, éditions Estérel, tirage limité, signés par l'auteur et par l'illustrateur.

« parmi la fracture des trottoirs »

Me voici attablé, à décrire des atmosphères, un texte, un livre. Il existe un réel du texte. On le poursuit dans la *fiction*. *Indicatif* d'un *présent* ce réel du texte se déroule, à la fois signe et sens, à la fois concret et en fuite. Pour en préciser les allusions on peut fouiller « dans les vitrines/ses propres décombres ». La lecture est l'inversion du miroir. On ne se regarde jamais *imaginé*. On *imagine* son regard dans l'image. Alors commence le texte lu dans un présent donc sans temps, seulement armé du spécifique d'une mémoire qui voyage, qui voit des pages, des mots, des souffles, des indications.

Et « nous voici de nouveau plus proches
de la peau que les ombres
nous voici lancés dans l'agonie
ce temps qu'il reste à vivre » (p. 15)

Temps de lecture, d'écriture, temps attablé à l'espace du livre, du vivre, « piaffant d'impatience/avec notre colère asthmatique/à bout de poing » (p. 15). Ce texte de Michel Beaulieu se trace comme un livre d'heures, pour le décrire, le saisir, il faut le relire, le reprendre par « touches » [l'expression la plus utilisée par Beaulieu pour parler de l'écriture des autres, donc de la sienne sur laquelle il tente de tout camoufler, de ne rien dire, comme si la fiction ne tolérait pas de distinctions entre le degré second ou premier, comme si l'a-théorique était atopique, s'insinuait « mine de rien » (cf. La N.B.J. no. 60)].

Donc prendre l'**indicatif présent** et « une fois de plus circuler » dans ce

beau recueil à lire pour « ses failles/ses aspérités ». Singulièrement presque un *art d'écrire* qui se découpe sans miroir donc du côté de l'imagination avec « la lenteur d'un espace nostalgique ». Un des meilleurs livres de Michel Beaulieu.

(Notons que les éditions Estérel ont aussi publié dernièrement : **Dire quelque chose clairement** de Jean Yves Collette).

LE SIGNIFIANT VORACE

Normand de Bellefeuille

La sourcière de Sylvie Gagné, *Les Herbes Rouges*, no 58, décembre 1977.

Il y a encore des livres, heureusement, dont je ne me sens pas le besoin de dire qu'ils sont bons, neufs ou importants. Ceux-là s'ouvrent et se lisent, et plus ils se lisent et plus ils s'ouvrent tant sur eux-mêmes que sur d'autres possibles du texte. Ce sont des livres de plaisir et de travail. Je ne

les qualifie pas, je les lis, ça se lit. **La sourcière** de Sylvie Gagné (sorcierre/sourcière bien sûr, mais enfin on n'en est peut-être plus tout à fait là) est un de ces livres qui m'en donne pour mon trouble, « des griffes certains textes résistent d'autres rétrécissent et s'effilent ».

Un premier recueil a toujours quelque chose de surprenant et d'un peu indécent, celui-là plus que d'autres. Il liquide du privé, et douloureusement encore. L'arsenal de figures, de symboles plus ou moins psychanalytiques (la fente, le miroir) m'y importe moins que l'« agression rythmique », que l'auto-violence qui s'y exerce : « à deux doigts de la parole, persister ne pas y aller de main morte ensemble ne pas s'économiser s'épargner se fragiliser davantage », que les musiques qui s'y racontent, qui s'y profilent : « Lire **L'Irique** (c'était le titre initial du recueil) de Sylvie Gagné, le décryptage le cri ponctué jazz, pas de lucide que n'agisse

l'irrationnel, le vital ici n'a de sens où tout se joue que l'analyse éprouvée nerfs à vif, décide le style. » (Patrick Straram, **Événements pour un film** in Chroniques no 29-32).

La sourcière est un texte diffus et même « généreux », fait de rencontres, de connivences. « Le signifiant vorace (y) vagabonde » et bien que ce ne soit pas toujours parfaitement heureux (« se penche s'épanche se panse » ; « d'oeil en deuil » ; rim-mel/rime elle ; on en a quand même vu d'autres et surtout de semblables) chaque texte s'en sort, « L'EMAIL DU TEXTE NE RÉSISTE PAS À LA CHALEUR ».

Le dernier texte publié par Sylvie Gagné, **Mots d'elle** (La Barre du Jour nos 56-57), laissait présager un recueil plus théorique et même didactique, un recueil où l'intertexte, psychanalytique surtout, serait envahissant, déterminant dans l'infrastructure du livre. Il n'en est rien. Le texte psychanaly-

tique se lit en filigrane, discrètement, sobrement, la « machine » n'y est ni dominante, ni conceptuelle.

La lecture n'est pas facile pour autant. Une ponctuation capricieuse, une syntaxe qui n'est pas sans rappeler, à l'occasion, celle de Mallarmé dans certains textes de prose (**Quant au livre** surtout) : emboîtements, décrochages, ellipses font de chacun des trente textes un réseau touffu et déroutant.

Mais il y a encore des livres qui « valent la peine », qui motivent, qui incitent à une reconnaissance. Il y a des livres que j'aime.

**POUR UNE LECTURE
CRITIQUE DES
TEXTES DE FEMMES**
France Théoret

Le livre d'Annie Le Brun publié aux éditions Le Sagittaire en 1977 est un essai, un pamphlet, une réflexion critique sur l'écriture des femmes. Elle met une majuscule au

mot Écriture et parle du féminisme actuel comme d'un « néo-féminisme ». Ce livre s'appelle **Lâchez tout**. C'est un livre violent. La dureté du texte me semble proportionnelle à l'absence de critique et à l'adulation même dont ont fait montre certains textes sur les livres de femmes.

Je cite entièrement le résumé publicitaire de la page couverture. Les propos extrêmes peuvent empêcher d'avoir le désir de lire le livre. Cependant, on peut être assuré d'y trouver bien d'autres choses. « CE LIVRE EST UN APPEL À LA DÉsertION. Contre l'avachissement de la révolte féministe avec Simone de Beauvoir, contre le jésuitisme de Marguerite Duras et de Xavière Gauthier, contre le poujadisme de Benoîte Groult, contre le débraillé d'Annie Leclerc, contre les minauderies obscènes d'Hélène Cixous, contre le matraquage idéologique du chœur des vierges en treillis et des bureaucrates du M.L.F.,

désertez, lâchez tout. Le féminisme, c'est fini. » Nous retrouvons aussi à plusieurs reprises d'autres noms : Ti-Grace Atkinson, Julia Kristeva, Luce Irigaray et Madeleine Gagnon. Violence publicitaire ? Probablement, pour ce qui concerne la bande. Quant au texte même, il me semble dur, certes, ironique aussi. Ça peut gêner. Ce ne sont pas des tonalités auxquelles nous ont habitué les textes de femmes.

À quoi s'en prend-elle ? À la normalisation, au conformisme, à la banalité. « Les êtres s'usent à se ressembler. » Aux idées qui prolifèrent dans le même sens, au « point de vue de femme » qui autorise à parler au nom d'un nous, empêchant d'entendre le je et la singularité. Cette collectivité de la nouvelle écriture empêche l'apparition des passages et des mouvances pour saisir l'identité et le Même. Contre l'hétérogène. Contre l'Autre. À partir de l'élaboration du « point de vue de femme », on assiste à la

création d'un nouveau mystère féminin aussi intangible et inabordable que le mystère féminin dont on a toujours parlé dans le passé.

Face à cela, elle revendique l'« individualisme forcené » qui « est à l'exacte mesure de tout ce qui travaille à l'interchangeabilité des êtres. »

Un chapitre s'intitule : « Jdanov change de sexe. » La question du totalitarisme et du pouvoir est abordée. Le nouveau conformisme draine un nouveau pouvoir, une nouvelle cause à servir : celle de la « femellitude ». Aussi, « toutes les saloperies qui se font... au nom du peuple, se font certes ici au nom des femmes mais avec en prime l'ignominie qui consiste à persuader celles-ci que ce n'est pas seulement pour leur bien mais pour leur jouissance. » Ainsi, le pouvoir prend la forme ou se camoufle dans le rapport à une « irréprésentable » jouissance féminine.

Face à cela, « il ne s'agit plus de servir mais de partir, » dit-elle. Ce sera difficile. Le dernier chapitre qui enchaîne sur cette phrase s'intitule : « De la femme sans tête à la femme sans jambes. » Il est alors question de l'Écriture. « Le néo-féminisme semble réduit à la génitalisation intensive. » Les femmes s'épuisent à parler de « l'ancre sacré de leur ventre. » « La parole féminine se dit normative de *tout* langage corporel. » Parole de vérité qu'il conviendrait d'interroger. Les écritures de femmes doivent-elles effectivement se porter garante d'une vérité ?

Que conserve-t-elle ? Citées : Flora Tristan, Louise Michel, Virginia Woolf. Particulièrement Virginia Woolf. Celle-ci, à la lecture du **Journal d'un écrivain**, d'**Orlando** et de **Trois Guinées**, n'apparaît pas comme une femme d'intérieur et encore moins, une femme de chambre. Tout au contraire. Ainsi, dans le

Journal, elle dit : « Je veux aller de l'avant, changer, ouvrir mon esprit et mes yeux, refuser d'être étiquetée et stéréotypée. » Place à l'imaginaire, place aux poètes et aux peintres souvent cités dans le livre d'Annie Le Brun qui s'achève sur ceci : « J'ai basé ma cause sur le vide. »

Décidément, il reste tout de même un goût d'amertume après cette lecture. Pas une phrase de nos contemporaines n'est

retenue ! . . . Les siennes ? Bien courtes. Les deux cents pages sont probablement insuffisantes pour faire naître une lecture critique des textes de femmes. Il y a trop de mots envenimés. Pourtant, une ou deux bonnes intuitions en filigrane. Ceci : le nous cache trop souvent le je. Droit à la singularité. Ceci encore : droit à l'exploration et à l'errance. Mais Annie Le Brun empêche vraiment qu'on l'écoute. Le mépris est de trop.

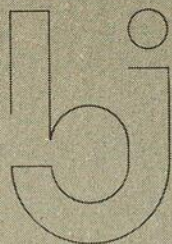
P
M
L
L
T
L

1

6

n
a
V
S
L

Bulletin d'abonnement



La nouvelle Barre du Jour,
C. P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

La Nouvelle Barre du Jour
vous offre gratuitement
deux des livres suivants :

Pulsions, Michel Beaulieu

Mécanique jongleuse, Nicole Brossard

L'état de débauche, Jean Yves Collette

Le petit cathéchisme, Louis-Philippe Hébert

Tableaux de l'amoureuse, Paul-Marie Lapointe

Lieu de naissance, Pierre Morency

12 numéros, un an, au Canada : \$30.

un an, à l'étranger : \$36.

6 numéros, six mois, Canada seulement : \$16.

nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Seul l'abonnement annuel donne droit aux livres-cadeaux.

Livres choisis _____



odradek

Poésie du Québec

jacques brault
michel beaulieu
jean yves collette
michel gay
roland giguère
pierre morency
jean-guy pilon

"Odradek est extraordinairement mobile et ne se laisse pas attraper" F. H.

Les numéros 25/26 de cette revue belge sont disponibles seulement par commande postale — \$5.50 port et emballage inclus. Adressez-vous à :

La Nouvelle Barre du Jour
C.P. 131 Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

Estuaire

a publié

Geneviève AMYOT, Hugh BARRETT, Michel BEAU-LIEU, Rachid BOUDJEDRA, Jacques BRAULT, Jean-Yves COLLETTE, Alfred DESROCHERS, Gilbert DUPUIS, Jean-Paul FILION, Claude FLEURY, Jacques GARNEAU, Michel GARNEAU, Roland GIGUÈRE, Jean-Pierre GUAY, Claude HAEFFELY, Pierre Jakez HELIAS, Christain HUBIN, Pierre LABERGE, Gatien LAPOINTE, Félix LECLERC, Alexis LEFRANÇOIS, Clément MARCHAND, Gaston MIRON, Pierre MORENCY, Suzanne PARADIS, Pierre PERRAULT, Alain ROBERGE, Jean ROUSSELOT, François ROYER, Jean ROYER, Francine SAILLANT, Frédéric-Jacques TEMPLE, Jean-Gérard THÉODORE, Gérard TREMBLAY, Gilles VIGNEAULT.

ESTUAIRE

Casier postal 828

Haute-Ville

Québec 4, QUÉBEC

G1R 4S7

Je désire souscrire à partir du numéro: _____

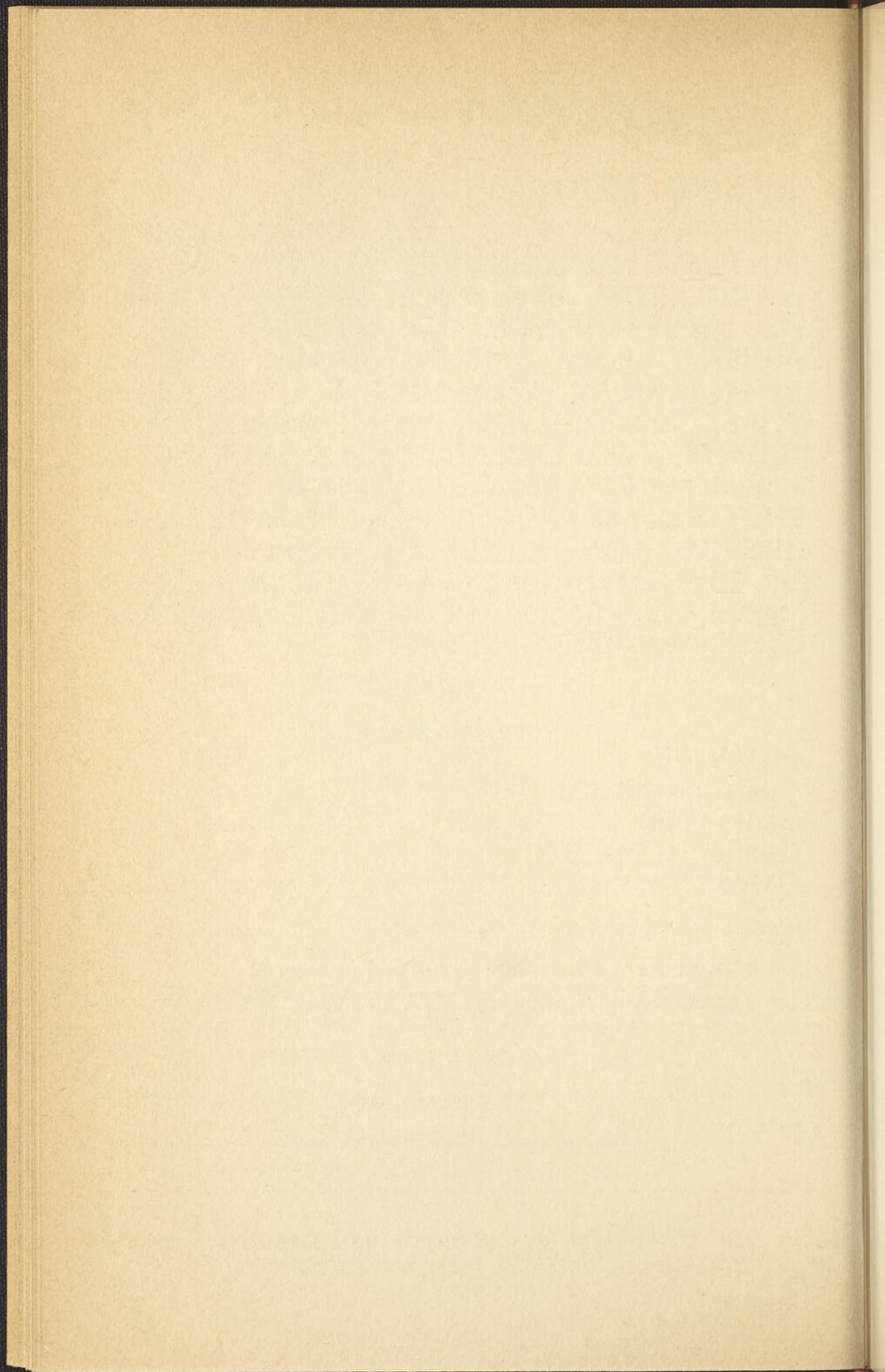
un abonnement de soutien (\$25.00/4 numéros)

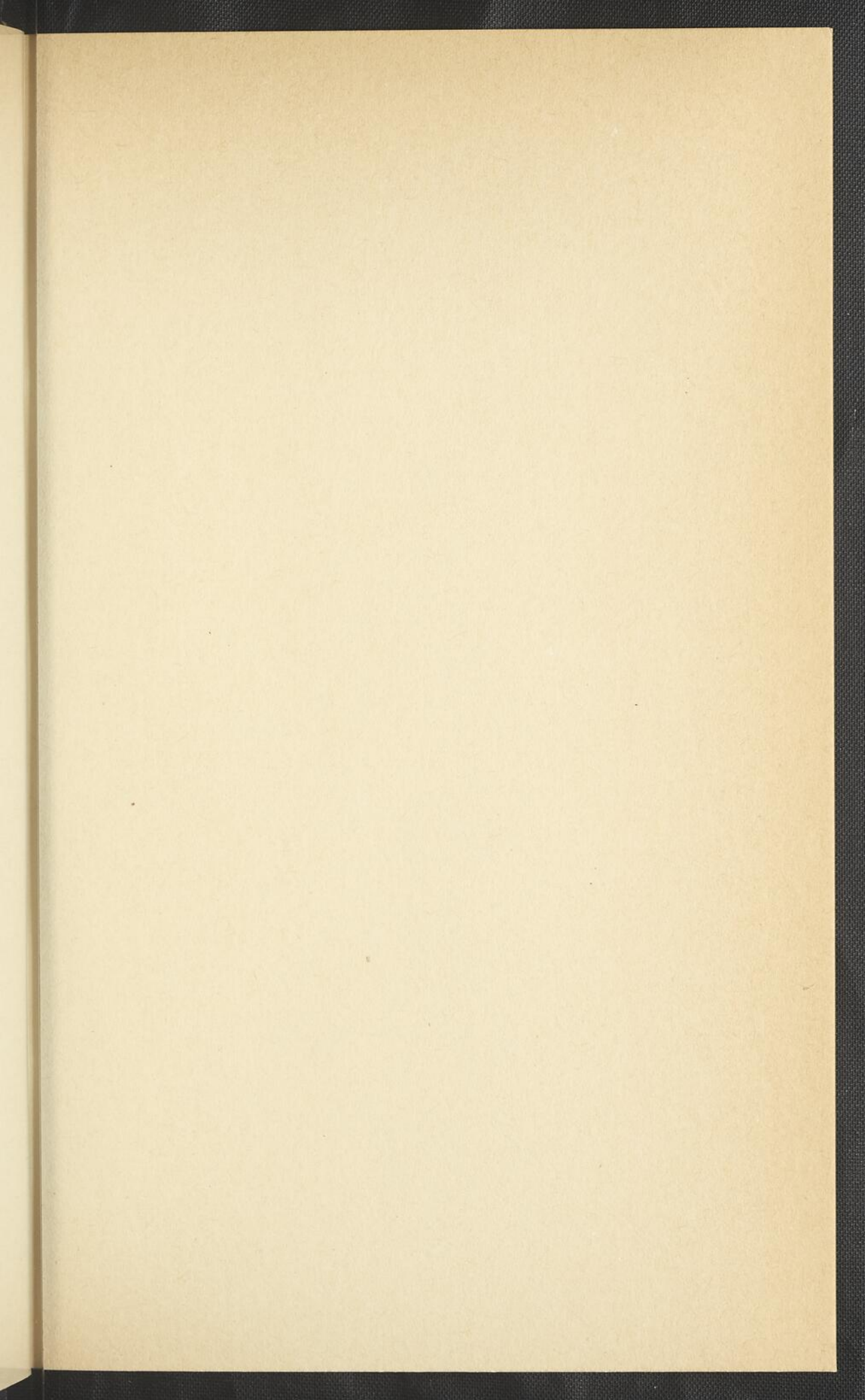
un abonnement régulier (\$12.00, étranger: \$20.00/4 numéros)

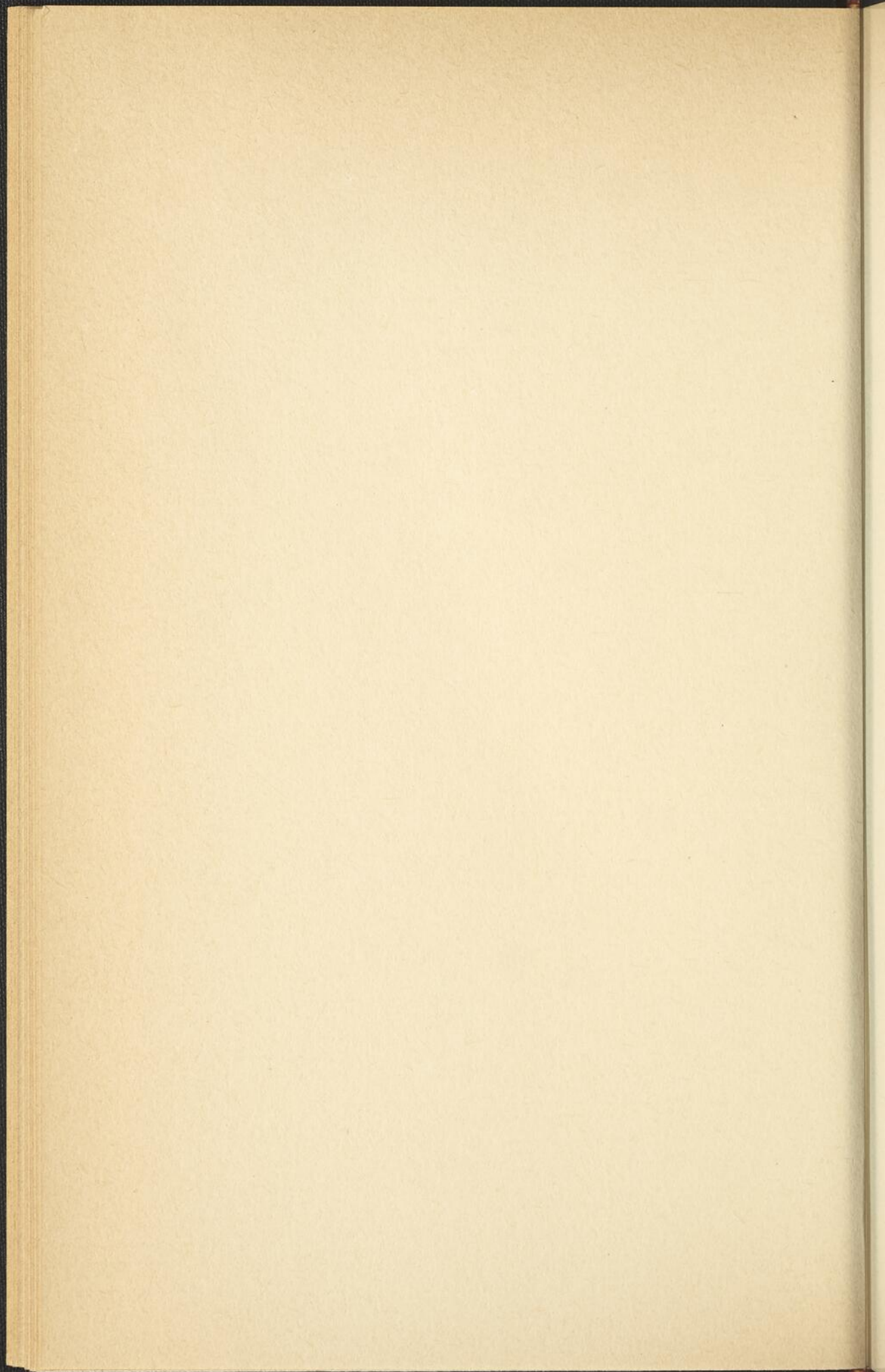
Nom _____

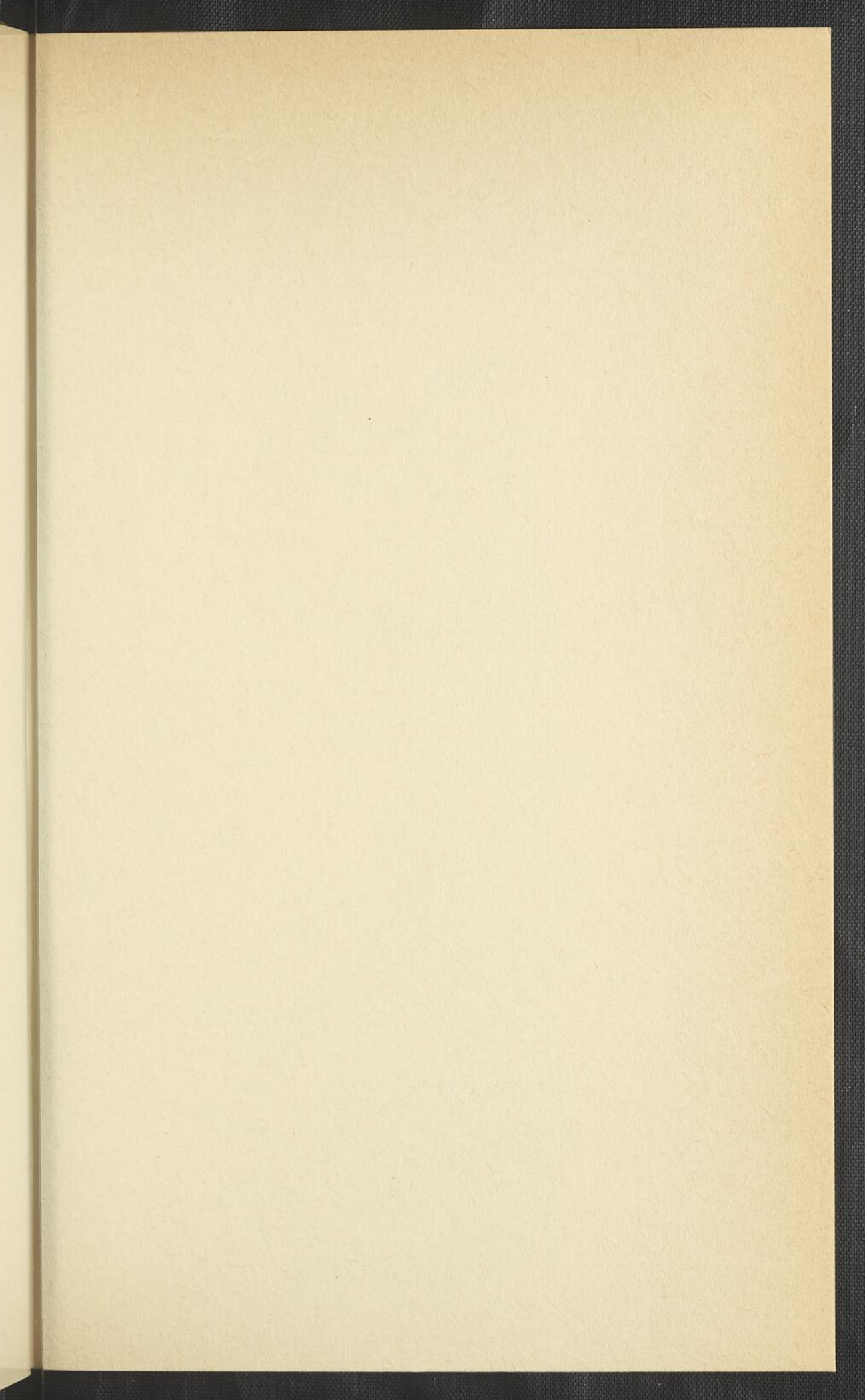
ADRESSE _____

N.B. Des exemplaires des numéros déjà parus sont encore disponibles au prix de \$3.75, frais postaux compris.

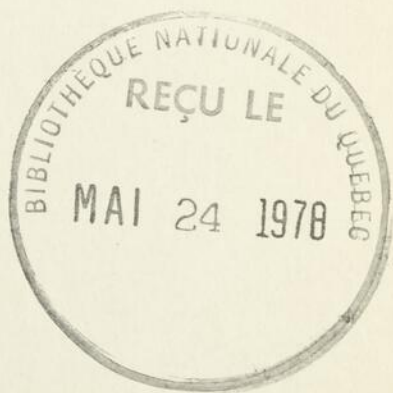








Achévé d'imprimer
en avril mil neuf cent soixante-dix-huit
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Saint-Justin - Montréal.
Imprimé au Canada





\$3.00